

# Fondation de la France Libre

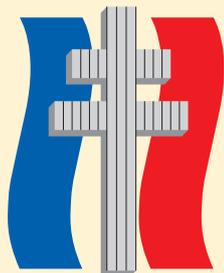
**Romain Gary**  
Une fidélité par-delà  
la commémoration



L'Équipe spéciale d'Alsace et de Lorraine  
Le sacrifice du BM24

Numéro  
**54**

# Sommaire



Revue d'information  
trimestrielle de la  
Fondation de la  
France Libre  
Parution : Décembre 2014  
Numéro 54

**En couverture :**

*Romain Gary en 1943. Lee Miller  
Archives, Chiddingly (Angleterre).*

© Fondation de la France Libre

## La Vie de la Fondation

Le mot du président	1
La Fondation développe sa présence sur Internet	2
Les rendez-vous de l'histoire	2
Le 9 novembre à Paris	3

## Histoire

Romain Gary écrivain, une fidélité par-delà la commémoration	4
Hommage à Romain Gary	9
L'Équipe spéciale d'Alsace et de Lorraine	11
Le sacrifice du BM24	18

## Livres

---

## In memoriam

---

## Carnet

---

## Dans les délégations

---

N° commission paritaire : 0212 A 056 24  
N° ISSN : 1630-5078  
Reconnue d'utilité publique (Décret du 16 juin 1994)

**RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :**  
59, rue Vergniaud - 75013 Paris  
Tél. : 01 53 62 81 82 - Fax : 01 53 62 81 80  
E-mail : sylvaincornil@free.fr

**VERSEMENTS :** CCP Fondation de la France Libre  
Paris CCP La Source 42495 11 Z  
Prix au N° : 5 Euros  
Abonnement annuel : 15 Euros

*Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication –  
loi du 11 mars 1957 – sans autorisation de l'éditeur.*

**MISE EN PAGE, IMPRESSION, ROUTAGE :**  
Imprimerie LA GALIOTE-PRENANT - 01 49 59 55 55  
Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 2014

**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :** Général Robert BRESSE  
**RÉDACTEUR EN CHEF :** Sylvain CORNIL-FRERROT  
**CONCEPTION GRAPHIQUE :** Bruno RICCI

## Le mot du président



**C**omme vous le constatez, notre revue poursuit sa mutation en évoquant une grande figure de Français Libre, Romain Gary.

Les commémorations de 2014, importantes et plutôt réussies, n'ont pas permis de combler le déficit d'image du débarquement franco-américain de Provence par rapport au débarquement anglo-américain de Normandie.

Je demeure persuadé qu'une revue navale ne représente pas bien cette action de vive force qui marque le grand retour de l'armée française dans la guerre, à la suite des préliminaires de Bir Hakeim et du Garigliano. La réussite de l'opération entraîna la libération rapide de Toulon et Marseille. Dans la cité phocéenne, l'action conjointe des Français venus d'Afrique et des FFI préfigure le futur amalgame des FFI dans la 1<sup>re</sup> armée. Une commémoration dans cette ville aurait

donc eu un bien plus grand sens, c'était le projet de notre Fondation et elle déplore qu'il n'ait pas été retenu.

En revanche, l'évocation de l'action des SAS, à Sennecey-le-Grand, avec une forte représentation de leurs successeurs des forces spéciales, fut un beau succès.

L'année 2015 amènera à célébrer le 70<sup>e</sup> anniversaire de la fin de la guerre, en Europe d'abord, dans le Pacifique ensuite. Pour sa part, la Fondation va s'employer à mettre en avant les combats de la poche de Royan – où des unités de la 2<sup>e</sup> DB furent employées en renfort des FFI – et de l'Authion, où l'action de la 1<sup>re</sup> DFL aboutit au dernier agrandissement de notre territoire.

L'année 2014 fut pour nous une année en demi-teinte, d'autant que notre projet de pérennisation du siège s'est heurté à la mauvaise volonté de l'administration. Je souhaite que 2015 soit plus bénéfique pour notre Fondation et pour tous ceux qui soutiennent son action.

**Général Robert Bresse**

## Les archives de la France Libre

La mémoire de la France Libre passe par la conservation et la mise en valeur de ses archives. Or, pour une grande part, celles-ci demeurent méconnues et inexploitées, isolées dans des collections privées, sans classement.

Afin de soutenir le recueil des archives de la France Libre, la Fondation de la France Libre se dote d'un centre de documentation et de recherches, destiné à les accueillir, les trier, les inventorier et les mettre à disposition des chercheurs.

À terme, ces archives feront l'objet d'un dépôt au Service historique de la Défense.

Les anciens Français libres et leurs familles qui s'interrogent sur le devenir de leurs archives et souhaitent assurer leur préservation peuvent prendre contact avec la Fondation :

à l'adresse électronique suivante : [sylvaincornil@free.fr](mailto:sylvaincornil@free.fr)  
par courrier postal à : Fondation de la France Libre, 59 rue Vergniaud 75013 Paris

## La Fondation de la France Libre développe sa présence sur Internet

### Un nouveau site internet

La Fondation est présente sur la toile depuis plus de dix ans. Son site fait aujourd'hui peau neuve, avec un nouvel habillage, plus fonctionnel, et un effort particulier, afin de faciliter la navigation des internautes.

Sur la page d'accueil, différents onglets vous permettent de découvrir la Fondation, ses origines, son organisation, ses réalisations scientifiques, sa boutique, mais aussi l'histoire de la France Libre et sa chronologie, les Forces françaises libres, ainsi que de nombreux témoi-

gnages et documents : archives, documentaires, expositions...

Vous pouvez également consulter les dernières actualités sur l'histoire de la France Libre et les activités de la Fondation, et retrouver la revue en version numérique.

Un espace pédagogique regroupe un ensemble de dossiers d'une grande richesse consacrés à de grands événements de la France Libre et aux derniers thèmes du Concours National de la Résistance et de la Déportation. Il permet aux enseignants et à leurs élèves de disposer de documents rares et souvent inédits pour leurs travaux. Cliquez sur « Préparer le Concours de la

Résistance » pour accéder au dossier de l'année scolaire 2014-2015, dont le thème est : « *La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire* ».

Enfin, en bas de page, le bouton « *Déposez vos archives* » a été ajouté, afin de vous permettre de mettre à la disposition du public des documents sur l'histoire de la France Libre.

Retrouvez notre site à l'adresse : [www.france-libre.net](http://www.france-libre.net).

### Un groupe sur Facebook

En parallèle à cette refonte du site, la Fondation développe sur Facebook, depuis cet été, un groupe – intitulé, comme de juste, « <https://www.facebook.com/groups/fondation.france.libre/> » – dont le but est de faire connaître et de diffuser auprès d'un large public l'histoire de la France Libre et les activités de la Fondation. Public, ce groupe est destiné, en particulier, à tous nos délégués et à tous nos participants, que nous invitons à nous rejoindre, afin de renforcer les liens qui nous unissent et de communiquer sur les nombreuses initiatives qui sont prises ici et là en faveur de la mémoire.



Page d'accueil du site de la Fondation (© FFL).

## Les Rendez-vous de l'histoire

Depuis leur création en 1998, les Rendez-vous de l'histoire de Blois représentent l'une des principales manifestations consacrées à l'histoire. Pour sa 17<sup>e</sup> édition, qui correspondait au 70<sup>e</sup> anniversaire de la Libération, son

conseil scientifique, présidé par Jean-Noël Jeanneney, avait choisi le thème des « *rebelles* ». Si attachés qu'ils pussent être, par ailleurs, à l'ordre, rebelles, les Français Libres le furent assurément, en faisant le choix, souvent au péril de leur vie, de poursuivre le combat aux côtés de nos alliés, entre juin 1940 et juillet 1943, pour libérer le territoire national et permettre à la France de siéger parmi les vainqueurs, et ce, en dépit de l'occupant, du gouvernement de Bordeaux puis de Vichy, tout à sa politique de collaboration avec l'ennemi, des sanctions et des condamnations dont on les accabla, voire des menaces qui pouvaient peser sur leurs familles.

À ce titre, la Fondation avait décidé de participer au salon et d'organiser une conférence sur « *les Français Libres, des rebelles sous l'uniforme* » qui devait être animée par Jean-François Muracciole. Si ses nombreuses obligations et l'épuise-

ment inhérent à ses diverses tâches ont finalement contraint ce dernier à déclarer forfait, le stand de la Fondation a rempli tous ses objectifs, attirant l'attention d'un nombreux public d'enseignants et d'amateurs. Cette réussite nous invite à renouveler notre engagement pour l'année prochaine, dont le thème – « *les empires* » – s'annonce également particulièrement prometteur.



Daniel Delmas, vice-président chargé de l'informatisation des archives et de la revue de presse à l'Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL, et Thierry Terrier, secrétaire général de la Fondation, au salon du livre le 10 octobre 2014 (coll. FFL).



Le stand de la Fondation le 12 octobre, avec Sylvain Cornil-Ferrot, responsable des recherches historiques à la Fondation, et Daniel Delmas (coll. FFL).

## Le 9 novembre à Paris

Le dimanche 9 novembre dernier avaient lieu les traditionnelles cérémonies commémoratives organisées conjointement par la Fondation de la France Libre et l'Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL en hommage au général de Gaulle, au général Brosset et à l'ensemble des morts des Forces françaises libres.

La Fondation était représentée par son secrétaire général, Thierry Terrier, et l'Amicale par son président, Noël Murati. Le comité départemental du Souvenir du général de Gaulle a envoyé une délégation, accompagnée d'une fanfare, la Fraternelle de Paray-Vieille-Poste, et de porte-drapeaux.

Après un dépôt de gerbes, à 10 heures, devant la plaque du pont Bir Hakeim et le monument à la mémoire du général Brosset et de la 1<sup>re</sup> DFL, quai Branly, les participants se sont retrouvés à 11 heures au rond-point des Champs-Élysées, où Thierry Terrier a déposé une croix de Lorraine au pied de la statue du Général.



Après une allocution du secrétaire général, Thierry Terrier et le général Bruno Cuche, co-président de la Fondation maréchal Leclerc de Hauteclocque, déposent la gerbe en forme de croix de Lorraine de la Fondation au pied du monument à la mémoire du général Brosset (photo Yves Ropars).



Minute de silence après le dépôt de la gerbe par deux anciens, René Marbot et Roger Nordmann. On reconnaît au premier rang, de gauche à droite, le général Cuche, Thierry Terrier, Philippe Goujon, maire du quinzième arrondissement de Paris, Pierre Heitzmann, ancien du BIM, Roger Nordmann, ancien du 1<sup>er</sup> RA, René Marbot, ancien de l'École des cadets de la France Libre, parachuté dans les maquis en 1944, et Noël Murati. Au fond, on aperçoit la fanfare de Paray-Vieille-Poste (photo Yves Ropars).



Bernard de Gaulle et Thierry Terrier déposent la gerbe de la Fondation devant la statue du Général (photo François Gauthier).

## Aidez-nous à compléter la liste des Français Libres

Le 18 juin 1940, le général de Gaulle lance son Appel historique, fondateur de la France Libre. De cette date jusqu'à la clôture des engagements dans les Forces françaises libres, le 31 juillet 1943, quelque 54 000 volontaires s'engagent sous l'étendard à croix de Lorraine.

Depuis des années, Henri Écochard, ancien des Forces françaises libres, se consacre à l'établissement d'une liste recensant ces 54 000 Français Libres. Cette liste a été mise en ligne sur Internet en 2005, afin de permettre à des contributeurs éventuels de l'aider à la compléter.

Vous pouvez la consulter sur les sites de la Fondation de la France Libre ([www.france-libre.net](http://www.france-libre.net)) et de la Fondation Charles de Gaulle ([www.charles-de-gaulle.org](http://www.charles-de-gaulle.org)).

***Cette liste est encore incomplète.***

Si vous disposez de renseignements pouvant améliorer son contenu, vous êtes cordialement invités à les communiquer à Stéphane Longuet, responsable actuel de la liste, à l'adresse suivante :

[stephane.longuet@charles-de-gaulle.org](mailto:stephane.longuet@charles-de-gaulle.org)

Vous pouvez également nous transmettre les éléments à votre disposition à l'adresse postale suivante :

Fondation de la France Libre  
Liste des Français Libres  
59 rue Vergniaud  
75013 Paris

La rédaction

## Romain Gary écrivain, une fidélité par-delà la commémoration

« Je vais vous le dire. Je suis resté profondément un Français libre<sup>1</sup> » : en 1968, plus de vingt ans après la fin de la guerre, Romain Gary continuait à se définir par son engagement dans la France Libre. Fidélité absolue, maintes fois répétée, à laquelle il donne la forme d'un destin : « D'une certaine façon, j'y suis resté, parce que je ne crois pas à l'homme pour toutes les saisons<sup>2</sup> : on donne sa vie une fois, une seule, même si on s'en tire vivant », écrit-il<sup>3</sup>. Le jour des obsèques du général de Gaulle, au grand scandale de certains compagnons de la Libération, il ressort son vieux blouson d'aviateur et défile, le visage défait, au milieu des costumes sombres et sobres. Il étale son indéfectible nostalgie, au risque d'être perçu comme un témoin de temps révolus, un anachronisme vivant : « Je suis un diplodocus », disait-il avec humour<sup>3</sup>. Mais le sentiment d'appartenance, chez ce déraciné perpétuel, était plus fort que tout : la France Libre, écrit-il dans *La Nuit sera calme*, est « la seule communauté humaine physique à laquelle j'ai appartenu à part entière » (N, 203).

Pourtant, Gary n'a fait de son engagement dans la France Libre le sujet principal



Romain Gary dans sa capote d'aviateur, dans le cimetière de Colombey-les-Deux-Églises, lors des obsèques du général de Gaulle, le 12 novembre 1970 (Apis/Sigma/Corbis).

d'aucun de ses livres. L'écrivain s'est tenu à l'écart de l'expérience fondatrice de l'homme. Comme il le remarquait lui-même : « Il est étrange, pour un écrivain,

d'avoir toutes ses sources dans quelque chose dont il ne parle jamais dans son œuvre<sup>4</sup>. » Il justifie ce silence par le respect envers les camarades morts au combat : « La parole tend à profaner, à exploiter, dans un souci d'art... » ; « Je n'ai jamais voulu en faire des livres. C'est leur sang, leur sacrifice et ils ne sont pas tombés pour des gros tirages » (N, 95).

Mais il y a d'autres raisons à ce silence qui n'est en aucun cas un reniement. Gary considère son œuvre littéraire – dont il lui arrive de dire qu'elle est une « œuvre de Français libre » – comme la continuation de son engagement. Mais il le fait sous d'autres formes que le récit direct. Une fidélité sans commémoration, où la France Libre est toujours présente même quand il n'est pas directement question d'elle, à la fois mémoire d'un idéal et horizon indépassable de l'action idéaliste dans l'histoire, est la clef d'une œuvre étonnamment variée et multiple, à l'image de la personnalité de son auteur.

« Potiche d'honneur » ?

L'idée d'un « devoir de mémoire » n'est pas adaptée pour décrire les rapports que les Français libres entretenaient avec le souvenir de leur engagement. Apparue beaucoup plus tard, dans les années 1980, forgée pour penser le passage de témoin avec les générations qui n'avaient pas connu la guerre, elle ne correspond pas à ce que ressentaient un grand nombre d'anciens résistants ou Français libres. Beaucoup étaient peu enclins à la commémoration et ne voyaient pas l'utilité de raconter leur lutte. Ils avaient fait ce qu'ils considéraient être leur devoir et ne pensaient pas que cela devait être ressassé. L'important pour eux était de pouvoir enfin vivre leur vie après ces heures sombres. Nombre tournèrent la page.

Cette réticence peut s'expliquer en partie par un réflexe générationnel. Le poids des témoignages et des récits de la Première Guerre mondiale avait tellement pesé dans l'entre-deux guerres que les enfants des « poilus » ont tout fait pour éviter de reproduire l'attitude mémorielle de leurs parents. Une anecdote, parmi tant d'autres, est révélatrice de cet état d'esprit : Daniel Cordier, futur secrétaire de Jean

Moulin dans la Résistance, se rappelle que dans une chambrée de conscrits, en 1940, chacun s'était juré de ne pas passer sa vie, après, à raconter sa guerre – avant même d'avoir quoi que ce soit à raconter. De fait, pendant plusieurs décennies, il a gardé le silence sur cette période.

À la lassitude devant les récits guerriers s'ajoute le contexte politique. La représentation de la guerre fut un enjeu essentiel de l'après-guerre. Après la Libération, tous les acteurs de la vie politique française se revendiquent de la lutte contre les nazis. Aussi bien les gaullistes que les communistes célèbrent le souvenir de leur engagement et de leurs morts, dont ils tirent leur légitimité politique, dans une rivalité et une surenchère mémorielles attisées par la confrontation entre les deux blocs. Certains ont pu avoir l'impression désagréable de servir de caution à des causes dont ils ne se sentaient pas totalement solidaires. Vercors, enrageant qu'on ait pu lui jouer ce tour, finira par dénoncer le fait d'avoir été traité comme une « potiche d'honneur » par le parti communiste<sup>5</sup> (P.P.C., 1957). Le silence a pu être un moyen de se prémunir contre le risque d'instrumentalisation de la mémoire.

Gary tempête contre « l'escroquerie idéologique » de cette période où d'intenses propagandes faussent la perception de la réalité : « Je suis un écrivain du XX<sup>e</sup> siècle et jamais dans l'histoire, la malhonnêteté intellectuelle, idéologique, morale et spirituelle n'a été aussi cynique, aussi immonde et aussi sanglante. [...] Aujourd'hui, c'est le règne des mensonges les plus éhontés, le détournement constant de l'espoir, le mépris le plus complet de la vérité. [...] L'escroquerie idéologique intellectuelle est l'aspect le plus apparent et le plus ignoble de ce siècle » (N, 60).

D'où son opposition à l'idée même de commémoration. Il déclare avec irritation : « J'ai horreur du genre ancien combattant à perpétue. La vie, c'est fait pour recommencer. Je ne me réunis pas, je ne commémore pas, je ne rallume pas. Mais c'est en moi et c'est moi » (N, 94), écrit-il de son passé de Français libre.

Il prend ses distances avec tout ce qui pourrait paraître imposer une mémoire

<sup>1</sup> Entretien avec Louis Monier et Arlette Merchez, « Je suis un irrégulier », Les Nouvelles littéraires, n° 2145, 31/10/1968, p. 14.

<sup>2</sup> Romain Gary, *La Nuit sera calme*, Paris, Gallimard [1974], « Folio », 2002, p. 94. Abrégé en N pour les références dans le texte.

<sup>3</sup> Romain Gary, « Je suis un diplodocus », in *L'Affaire homme*, Paris, Gallimard, 2005, p. 147. Abrégé en AH pour les références dans le texte.

<sup>4</sup> Romain Gary, *Ode à l'homme qui fut la France*, Paris, Gallimard, « Folio », 2000, p. 88.

<sup>5</sup> *Vercors*, P.P.C., Paris, Albin Michel, 1957, p. 9.

héroïque aux nouvelles générations. Il veut à tout prix éviter de se trouver dans la posture du donneur de leçon – ne serait-ce que par fidélité à ce qu'il avait été pendant la guerre : « *La dernière chose dont la jeunesse a besoin ce sont les morts exemplaires. L'incitation à l'héroïsme, c'est pour les impuissants* », assène-t-il (N, 96). « *Nous avons bonne mine avec notre mémoire, mémoire de rabâcheurs* », grommelait déjà Jean Cassou six ans à peine après la fin du conflit dans *La Mémoire courte* (1951), titre qui résonne singulièrement avec l'œuvre de Gary<sup>6</sup>. Définissant sa génération comme celle des « *rebelles* » et des « *insoumis* », ce dernier n'attendait pas de la jeunesse d'après-guerre qu'elle « *recueille pieusement leur poussière et l'exemple de leurs vertus*<sup>7</sup>. » Bien au contraire, avec les anciens résistants et combattants de la France Libre, il en appelle aux révoltes et aux impertinences de toute jeunesse, à l'image de celles qui furent les leurs, et il s'effraie de leur éventuel conformisme. Il sait que, dans un processus de transmission, considérer la mémoire comme relevant d'un devoir, c'est d'avance perdre la partie.

Ces refus permettent de mieux comprendre les choix de l'écrivain. Gary n'a pas voulu se contenter d'être le survivant d'une époque, ni profiter d'une rente acquise. Son regard n'était pas tourné vers le passé. C'est au présent qu'il pensait que son engagement dans la France Libre avait un sens et qu'il fallait en maintenir la mémoire sans s'enfermer dans la commémoration.

## Devoir d'imagination

À ce refus de commémorer s'ajoute une vision de la France Libre assez personnelle. Gary se définissait comme un « *irrégulier* ». De la France Libre, il retient surtout les débuts, le côté tête brûlée : « *Les premiers Français libres à Londres en juin 40, c'étaient des mecs écorchés vifs et qui ne voulaient qu'une chose : se battre. De Gaulle, à cette époque, ça ne nous faisait ni chaud ni froid, on ne connaissait pas, on ne voulait pas savoir, on voulait se battre* » (N, 17) ; « *à nos propres yeux, nous étions ceux qui "n'ont plus rien à perdre"*. Nous avions des « *irréguliers* » un certain côté « *desperado* », *boucanier*, et, en conséquence, évidemment, la discipline n'était pas notre caractéristique principale. Dès qu'on nous empêchait de nous battre, nous devenions ingouvernables » (AH, 84-

85). Portrait fidèle, que confirme le général de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre* : ces ralliés de la première heure « *étaient de cette forte espèce à laquelle devaient appartenir les combattants de la résistance française, où qu'ils aient pu se trouver. Goût du risque et de l'aventure poussé jusqu'à l'amour de l'art, mépris pour les veules et les indifférents, propension à la mélancolie et, par là-même, aux querelles pendant les périodes sans danger, faisant place dans l'action à une ardente cohésion*<sup>8</sup>. » Bref, une troupe mélancolique, enthousiaste, courageuse jusqu'à la témérité, mais en rien politique. Ces



Léon Wainstein, Henry Bouquillard, Jean Forsans, Romain Gary et Maurice Daligot à St Athan en 1940 (Amicale des FAFL).

hommes en colère, obstinés et rageurs, sont le modèle d'une longue cohorte de personnages garyens, rebelles à un ordre du monde qu'ils ne cessent de bousculer au nom d'une conception haute de la dignité humaine.

La France Libre transcende, pour Gary, sa réalité historique : elle incarne un principe qui peut s'appliquer à bien d'autres personnes et moments historiques que ceux de juin 1940. Parce que Gary l'essentialise, pour lui être fidèle, il n'a plus besoin de faire référence à l'Histoire.

Cet esprit de rébellion, d'indépendance farouche et courageuse inspire et vivifie toute son œuvre. C'est à lui qu'il affiche sa fidélité, bien plus qu'à un héritage politique. La France Libre, au-delà de sa réalité militaire et politique, est fondamentalement pour lui une fraternité d'irréguliers animés par un même idéal. Elle est l'incarnation même de son idéalisme.

L'âpreté de ces hommes, leur jusqu'aboutisme, ne cherchait pas l'approbation ni le consensus. La forme d'humour de Gary, qui a également ses racines ailleurs, dans la tradition de l'humour juif comme chez Gogol ou chez les grands comiques du cinéma muet américain, peut être vue par ses provocations outrancières comme

la continuation de cet esprit. Le rire est la réponse première de Gary à l'histoire, l'expression de son insoumission et de sa révolte. À la commémoration pétrifiante, statufiante, Gary préfère l'autodérision salutaire. Grâce au comique, « *cette pointe d'épingle* », il entend crever « *le ballon du "je", gonflé d'importance* » (N, 10). Son originalité, son humour, son inventivité narrative sont sa façon de porter son deuil, dans la jubilation de celui qui se présentait comme un « *terroriste de la dérision* » (AH, 36). Dans la mémoire de la France Libre, Gary occupe la place de l'iconoclaste. Fidèle aux valeurs dont il fait mine de se moquer, il a endossé le rôle du briseur d'assiettes à l'humour corrosif. Son humanisme de combat défend les valeurs des Français libres non par le respect de la commémoration, qui instaure une distance, mais par l'irrespect et la provocation qui rapprochent et font tomber les barrières – position dont il s'inquiétait d'ailleurs qu'elle pût choquer certains de ses camarades.

« *Demander toujours tout à l'imagination*<sup>9</sup> », recommande Gary. À un devoir de mémoire qui menace de se paralyser dans la commémoration, Gary oppose une mémoire vivante qui nourrit ce qu'on pourrait appeler, par contraste, un « *devoir d'imagination* » au présent, dont son œuvre est le fruit.

## Un écrivain-combattant : Éducation européenne

Le premier roman de Gary, *Éducation européenne*, achevé en 1943 et publié d'abord en traduction anglaise, en Angleterre, fin 1944, puis en France, en 1945, montre déjà l'originalité de son positionnement. C'est une œuvre marquée par la guerre, pénétrée de l'esprit de la Résistance et de la France Libre, écrite au même moment que *L'Armée des ombres*, de Joseph Kessel, et contemporaine de la parution du *Cahier noir*, de Mauriac, aux Éditions de Minuit clandestines. Par les thèmes développés, elle est pleinement représentative du « *combat de l'esprit* » dont parlait Vercors, résistance spirituelle qui ne met pas au premier plan la dimension militaire.

Par réflexe de romancier, Gary choisit de ne pas s'y raconter. Les combattants qu'il dépeint n'ont aucun rapport avec sa propre histoire. L'aviateur luttant sous l'uniforme cède le pas au personnage d'un adolescent polonais qui prend le maquis

<sup>6</sup> Jean Cassou, *La Mémoire courte*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1953, p. 79-80.

<sup>7</sup> Ibid., p. 102.

<sup>8</sup> Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre – L'appel*, t. 1, Paris, Plon, 1954, p. 79.

<sup>9</sup> Romain Gary, Pour Sganarelle, Paris, Gallimard, [1965], « Folio », 2003, p. 138.

<sup>10</sup> Entretien radiodiffusé de 1945, au moment de la sortie du roman en France ; archives de Radio France.

dans les forêts qui entourent Wilno/Vilnius. Dans cette « *œuvre d'imagination* » – comme il le déclare au moment de la sortie du livre<sup>10</sup> –, la lutte du jeune garçon au contact direct de l'ennemi, sans uniforme, consiste d'abord dans le simple fait de survivre. Son action militaire se limite, au mieux, à harceler les lignes de ravitaillement ennemies. Roman d'éducation autant que récit de guerre, la portée morale des petites nouvelles enchâssées qui forment le texte prime sur l'aspect militaire, la peinture des combats n'occupant qu'une place marginale.

La dimension délibérément peu guerrière du livre détonne par rapport à la plupart des fictions écrites sur la Résistance pendant la guerre. Et on ne peut guère imaginer de fiction plus lointaine de sa propre histoire, lui qui a combattu dans les rangs d'une armée tout au long du conflit.

## Une ironie amère : l'après-guerre de Tulipe et du Grand vestiaire

Dans les années d'après-guerre, au moment où d'autres – Pierre Clostermann dans *Le Grand cirque* ou le colonel Rémy dans ses mémoires, par exemple –, bâtissent la légende héroïque de la France Libre, Gary se distingue. Il ne fait pas le récit de ses combats, ni ne se lance dans celui de l'épopée du « *Lorraine* », l'escadrille dans laquelle il s'est battu et à la fondation de laquelle il a participé. Au contraire, il passe immédiatement à la suite. Tous ses récits mettent en scène d'anciens résistants, Français libres ou déportés, et, dans un cas, un traître qui a collaboré, qui cherchent leur place dans le monde de la Guerre froide, déchirés entre ironie et idéalisme, rage et fidélité suicidaire, amertume et confiance obstinée en l'homme. L'écrivain tente différentes formes littéraires comme autant de réponses possibles, parfois inattendues, à la question qui hante cette partie de son œuvre : que faire de la période héroïque et du vide immense que laisse sa fin ?

*Tulipe*, son second texte publié, est écrit en 1945-1946, en pleine effervescence du Gouvernement provisoire de la République française, dirigé par de Gaulle, avant l'instauration de la IV<sup>e</sup> République. Il est révélateur d'une période où résistants et Français libres, sur la lancée de la Libération, communistes et gaullistes unis, croient encore pouvoir bouleverser la société. Fable pamphlétaire, provocatrice, un personnage nommé Tulipe y interpelle les vainqueurs sur ce qu'ils vont faire de leur victoire, entamant une grève de la faim et lançant un mouvement avec le slogan :

« *Prière pour les vainqueurs* ». La dimension morale domine le texte, au point que le discours prend le pas sur la fiction. Gary laisse libre cours à un humour ravageur qui sert d'exutoire à sa rage rentrée de combattant. Le ton n'est pas très loin de la satire d'Orwell *La Ferme des animaux*, écrit à peu près au même moment et imprégnée de la même atmosphère du tournant de la fin de la guerre (écrit à l'hiver 1943-1944 et publié en 1945).

Le personnage de Tulipe n'a pas plus à voir avec l'expérience de Romain Gary, combattant de la France Libre, que celui de Janek dans *Éducation européenne*. Tulipe est un rescapé des camps de concentration exilé à New York, vivotant misérablement à Harlem. Dans un mouvement qui deviendra récurrent dans l'œuvre, l'ancien combattant est évacué au profit de la victime symbolique de la guerre. Pourtant, c'est bien au nom du combat qu'il a mené et de ses camarades morts que parle Gary. Il dénonce avec véhémence le scandale de ceux qui sont restés en marge : « *Ce que je ne pardonne pas, ce n'est pas Dachau, cette ville de trente mille habitants voués à la torture, mais le petit village d'à côté, où les gens vivent heureux, travaillent dans les champs et respirent l'odeur de foin et de bon pain chaud*<sup>11</sup>. » Que certains aient pu continuer une vie normale pendant les massacres l'écœure. À travers le masque, celui qui a mis sa vie en jeu pendant quatre longues années de combats parle en son nom propre.

L'urgence, pour Gary, est désormais dans les générations suivantes. Son premier vrai roman, *Le Grand vestiaire*, paru en 1948, est le portrait d'une jeunesse orpheline et délinquante fascinée par le mode de vie américain dans les années d'après la Libération. Le porte-à-faux de l'écrivain par rapport à son époque s'y aggrave. La situation a empiré : la page de la lutte contre le nazisme est tournée, la Guerre froide s'est installée. La posture d'imprécateur de *Tulipe* n'avait de sens que tant qu'il y avait encore quelque espoir d'infléchir le cours des événements. Ne reste qu'une amertume qui menace de tout engloutir.

Ses héros sont des adolescents d'après-guerre, tous orphelins. La coupure entre les générations est radicale. Luc, fils d'un résistant tué au combat dans les derniers jours de la Libération, ne conserve de son père qu'un livre, *Les Pensées* de Pascal, avec des annotations en marge dont il ne comprend pas le sens. Dans ce roman d'éducation, l'interrogation récurrente sur le sens de ces paroles rythme le texte.

Quand finalement le jeune homme y parvient, c'est pour mieux les répudier et se ranger à la bassesse humaine. Il endosse les haines et règlements de compte de la guerre en exécutant d'une balle dans la tête un ancien traître qui a livré son réseau à la Gestapo. L'esprit de petitesse intéressée et de veulerie issu de la Collaboration triomphe dans une France où le héros se résigne à faire comme tout le monde. La figure héroïque du combattant de la France Libre est bien loin.

## La mise à mort de l'ancien combattant : *Les Couleurs du jour*

Le geste décisif pour l'écrivain est, dans le roman suivant, la mise à mort symbolique de l'ancien combattant. Aucun personnage n'est aussi proche de Gary que Jacques Rainier dans *Les Couleurs du jour* (1952). Il lui donne une partie de sa biographie et, en particulier, son engagement dans l'aviation de la France Libre. Avec ce double décisif, l'écrivain s'expose comme jamais auparavant.

Rainier a symboliquement laissé une part de lui-même dans ses combats : ancien des Brigades internationales et de la France Libre, il y a perdu un bras. Après la Libération, retiré dans un village de Provence, il a cessé de militer, écœuré par « *l'atroce tricherie* » (N, 61) de l'après-guerre. Amer, il ne croit plus en rien d'autre qu'en l'amour, refuge de son idéalisme. Il rencontre la femme aimée, un jour de carnaval, à Nice, et, comme dans le roman d'Hemingway *L'Adieu aux armes*, il se réfugie avec elle dans son village escarpé. Mais il ne peut rester longtemps à l'écart. Sa fidélité à ses engagements passés le décide à repartir, engagé volontaire dans la guerre de Corée. L'ancien combattant rempile, il reprend l'uniforme. Ce faisant, il reste dans une logique de guerre.

Rainier part parce qu'il ne voit pas d'autre choix. Il est sans illusions. Et s'il trouve la mort au front, ce n'est pas dans un combat héroïque, au service d'une cause qu'il illustrerait son sacrifice. Il meurt, tué par une mine – mort impersonnelle –, en s'aventurant au-delà des lignes dans l'hypothétique espoir de rétablir un contact avec ses frères d'armes d'hier, les communistes engagés désormais dans l'autre camp. Prisonnier de son passé, il ne peut pas survivre à une guerre qu'il juge à l'aune de la Seconde Guerre mondiale, fratricide.

D'une certaine façon, dans la fiction, Gary récuse – pour lui – le choix fait par d'anciens camarades de la France Libre de rester dans l'armée, choix dont le destin de

<sup>11</sup> Romain Gary, *Tulipe*, Paris, Gallimard [1946 ; 1970], « Folio », 1999, p. 29.

Rainier montre l'impasse dans le contexte de la Guerre froide. Pour Gary, c'est un geste de désespoir.

Mais l'écrivain n'est pas le personnage. En faisant mourir Rainier, Gary se libère. Symboliquement, le roman est un véritable « *adieu aux armes* » de la génération de la France Libre – un adieu dans la douleur à l'unité du combat contre le nazisme. Ayant refusé de se transformer en héraut d'une épopée guerrière, il ne se laisse pas enfermer non plus dans la nostalgie des combats passés. Par la fiction, il exorcise le donneur de leçons amer qu'il fut aussi, vitupérant son époque au nom de sa propre gloire. La mise à mort de l'ancien combattant dégage l'horizon de l'écrivain. Elle réoriente l'œuvre vers le présent, rouvre les possibles.

## Changer le fusil d'épaule : *Les Racines du ciel*

Une fois libéré – non de sa fidélité à la France Libre, mais du *personnage* de l'ancien combattant –, Gary trouve véritablement sa voix dans le roman suivant, *Les Racines du ciel*, publié en 1956, plus abouti et plus maîtrisé que les précédents. Il y passe à autre chose, à la fois dans le choix du sujet et esthétiquement, prenant pour thème la défense des éléphants en Afrique. L'univers de la guerre reste très présent, tout comme la France Libre, souvent mentionnée, mais sous une forme différente qui montre la place qu'il entend désormais lui attribuer.

Alors que son engagement caractérisait le personnage de Rainier dès les premières lignes des *Couleurs du jour*, le lecteur n'apprend que très tardivement dans le récit le passé de résistant du héros des *Racines du ciel*, Morel. Gary ne met plus l'accent sur la même mémoire : comme dans *Tulipe*, celle des camps de concentration nazis prime sur celle des combats. Les seuls épisodes de la guerre racontés en détail sont des scènes dans le camp où les prisonniers résistent à leurs gardiens de façon symbolique grâce à l'imagination et non par la force. Dans l'un d'eux, ils consacrent leurs maigres forces à sauver des hannetons, à la grande fureur des gardes qui y voient, avec raison, un signe d'insoumission. Dans un autre, ils imaginent, pour garder le moral, qu'une femme est parmi eux, invisible et donc hors d'atteinte. Ils font semblant de parler et de faire de la place à cette présence féminine qui les oblige à ne pas se laisser aller. Ailleurs, ils imaginent, pour résister à l'épreuve du cachot, que des éléphants en furie balaient les barbelés sur leur passage. C'est par fidélité à ce rêve bienfai-

sant que le héros décide de se consacrer, après-guerre, à leur sauvegarde.

Mais ces épisodes passés sont avant tout le moteur d'engagements nouveaux. Gary sort de l'affrontement idéologique de la Guerre froide. Proche des positions de Camus dans *L'Homme révolté*, il déplace son idéalisme politique vers une cause plus large, cherchant à échapper aux termes du débat sur la révolution et le communisme qui saturent l'échange intellectuel de ce début des années 1950. Il rebat les cartes et déjoue les récupérations possibles en se plaçant sur un terrain apparemment secondaire : celui de la protection de la nature.

La forme du combat qu'il imagine a également changé : le modèle n'est plus l'héroïsme militaire. Si le personnage principal continue à avoir recours à une forme de lutte armée, son objectif n'est plus de vaincre militairement : ses actes, avant tout symboliques, n'impliquent pas mort d'homme et cherchent surtout à attirer la sympathie des citoyens. Sa lutte se veut essentiellement non-violente. Ses armes sont la presse et les grands médias internationaux bien plus que les quelques fusils dont il dispose.

La figure du combattant de la France Libre – dont Morel est présenté comme étant l'héritier – se concentre dans une attitude morale, caractérisée par la ténacité et l'idéalisme. *Les Racines du ciel*, c'est le rêve des anciens résistants et Français libres de devenir le sel grâce auquel lèveront les nouveaux combats : être moins les héros du passé que les catalyseurs de nouvelles formes de lutte qui maintiendront vivant l'esprit de résistance et de rébellion qui fut celui des Français libres.

## Inventer une légende, plutôt que raconter sa guerre : *La Promesse de l'aube*

Cette orientation de l'œuvre aboutit au récit où Gary aborde directement sa guerre et fait son autoportrait en ancien de la France Libre. Dans ce qui est un de ses textes les plus réussis, et qui a connu un immense succès, il est fidèle à ses positions, peignant un portrait inattendu de sa vie et de son engagement.

*La Promesse de l'aube* justifie l'engagement de l'auteur par une histoire et un itinéraire. À travers des scènes emblématiques, Gary n'a cessé d'affirmer des valeurs qu'il place au-dessus de la gloire militaire. Si l'écrivain se peint en combattant, il tourne en dérision la geste militaire, parfois jusqu'au ridicule. Il ironise sur les beaux uniformes, surtout décrits

dans les heures d'errance dans les bordels au moment de la défaite française, et sur les blessures de guerre. Dans un chapitre qui se déroule à Londres, ils enterrent avec un compagnon d'armes une caisse de bière à la place d'un camarade dans la confusion d'un *black-out*. Dans un autre, un duel stupide avec des officiers polonais à propos d'une fille ridiculise le sens de l'honneur soi-disant chevaleresque de ces derniers.

En fait d'évocation de la France Libre, c'est presque une parodie d'épopée que livre Gary. Les épisodes de combat sont très peu nombreux, le seul un peu détaillé étant celui qui lui vaut d'être fait compagnon de la Libération, et encore minimise-t-il son héroïsme. Le ton employé tend à dédramatiser la situation désespérée dans laquelle lui et son équipage se trouvent. Par contraste, le thème de la maladie occupe dans le récit une place plus importante que les blessures de guerre : il se montre côtoyant la mort surtout au moment où il tombe gravement malade. La maladie, parce qu'elle confronte l'homme à sa nature et à ses limites, et non à d'autres hommes, a pour lui une valeur illustrative plus universelle.

Si Gary n'exalte pas la figure du combattant, il ne remet cependant pas en cause le sens et la légitimité de son combat. Mais tout le récit est organisé de façon à mettre en avant un idéal humain et moral au-dessus des dimensions strictement militaires et politiques de la lutte, idéal de vie symbolisé par l'amour maternel.

Un des premiers chapitres illustre, par exemple, cette hiérarchie des valeurs. Il retrace une cérémonie solennelle, présidée par la reine d'Angleterre en personne, où l'escadrille « *Lorraine* » est distinguée. Ce pourrait être le moment fort de la consécration d'une épopée héroïque, bien réelle d'ailleurs. Mais le récit dévie. Au lieu de mettre en avant les faits d'arme pour lesquels ces hommes sont décorés, Gary glisse vers l'histoire d'un obscur voisin de la famille à Wilno, M. Piekelnny, qui n'avait rien d'un combattant, une figure « *inoffensive* » dont il affirme avoir évoqué le nom devant la reine, par fidélité à sa mémoire. La parole de la victime anonyme des nazis éclipe l'héroïsme militaire.

Gary évacue de son récit la fin de la guerre – et donc la victoire militaire –, lui substituant l'annonce de la mort de la mère et les impossibles retrouvailles avec elle. L'épisode est totalement inventé, sa mère étant morte en 1941, disparition dont il a été informé dans les semaines qui ont suivi, et cette fin imaginaire fait passer au second plan l'évocation de la France Libre.



Romain Gary, mitrailleur du groupe de bombardement « Lorraine », et son pilote Arnaud Langer en 1943 en Angleterre (Musée de l'ordre de la Libération).

Si la guerre a déterminé le destin de Gary, elle apparaît comme l'épreuve décisive, finale, d'un combat plus universel, commencé dès l'enfance, contre toutes les formes de bêtise, de haine et d'injustice. L'objectif que se donne le narrateur au début du récit n'est pas seulement de contribuer à vaincre l'Allemagne, mais, de façon plus universelle, de « rendre la terre à ceux qui l'habitent de leur courage et de leur amour<sup>12</sup>. » « L'adversaire ne se montrait pas », écrit Gary, « il n'y avait que des Allemands<sup>13</sup>. »

Déjà mis à mort dans *Les Couleurs du jour*, la figure du combattant s'estompe derrière celle du fils aimant, transformant ce qui aurait pu – dû ? – être un tombeau de l'escadrille « Lorraine » en tombeau de la mère.

### Une fidélité jusqu'à l'effacement

Après *La Promesse de l'aube*, la substitution de la figure du Français libre par celle des victimes du nazisme s'amplifie, au point de progressivement la marginaliser. L'ancien combattant, déjà bien maltraité,

s'estompe, pour laisser la place à la victime juive des persécutions nazies, notamment dans le texte décapant, provocateur *La Danse de Gengis Cohn*, qui a ouvert une nouvelle façon d'aborder la mémoire des camps. La France Libre reste présente dans son univers de fiction à l'état de traces, indirectement, dans le passé de certains personnages notamment. Gary, en revanche, continue à assumer son passé et son histoire comme personnage public, multipliant les références à la France Libre dans ses entretiens et articles de presse. C'est donc bien un choix littéraire qu'il fait.

Il y a une exception notable : *Chien blanc* (1970), récit en partie autobiographique consacré à la lutte des noirs pour les droits civiques aux États-Unis. Gary s'y met en scène en ancien de la France Libre, convoquant la mémoire de cette période pour éclairer les enjeux des nouvelles formes de protestation. Il y dépeint le conflit avec la nouvelle génération de militants, aussi bien blancs que noirs, tentés par la violence. Il place en regard son engagement et l'action de ceux qui, directement ou indirectement, se réclament de formes nouvelles de Résistance dans les années soixante, aux États-Unis, en Afrique ou en France. C'est pour mieux prendre ses distances avec des formes de lutte armée où il démêle dans la défense de causes légitimes moins de fraternité que des désirs de pouvoir. Une vision cauchemardesque de l'histoire domine le texte, les mêmes erreurs se reproduisant d'une génération à l'autre. L'engagement y prend des allures d'impasse.

Face aux contradictions tragiques des rêves utopiques, l'idéalisme humaniste de Gary trouve un dernier refuge hors de l'histoire, dans les relations essentielles, d'être à être, où il a une chance de pouvoir s'épanouir et, notamment, dans le domaine amoureux. Un peu à la manière dont Tolstoï évolue de *La Guerre et la paix* à *Résurrection*, Gary centre ses dernières œuvres sur des personnages humbles, qui ne sont plus des acteurs de l'histoire. Ce sera son ultime métamorphose, en particulier dans l'œuvre qu'il signe de son nouveau pseudonyme, Ajar.

Gary s'y détache du modèle de l'engagement. L'humanité des personnages vient

de ce qu'ils ont été des victimes de l'histoire et de la vie. Gary s'inspire d'un humilisme parfois teinté de discours religieux, comme chez Tolstoï, mais présent aussi chez Tchekhov ou Gorki, celui dont Dostoïevski met en scène les déchirements dans sa conscience tourmentée. La mémoire de la guerre n'est plus alors celle du combat idéaliste, mais celle de rescapés qui incarnent un désir de vivre irrépressible. Du combat de la France Libre reste le désir de vie et de liberté. Transmuté, purifié, débarrassé de ses aspects idéologiques, Gary se recentre sur les émotions essentielles : l'amour, la colère et la peur.

Une dernière fois, dans les dernières années de sa vie, sa fidélité à l'idéal incarné pour lui par la France Libre, le conduit à préférer le roman à l'hommage direct. À la fin des années 1970, il renonce à un travail entamé pour évoquer les compagnons de la Libération, à la demande de l'ordre de la Libération. À la place, il écrit un ultime roman sur la guerre, testamentaire, *Les Cerfs-volants* (1980). À nouveau, il se projette dans des personnages qui ne sont pas issus de son histoire personnelle : le héros est un jeune résistant et le récit se conclut sur l'évocation non d'un Français libre mais d'un Juste parmi les nations, le pasteur André Trocmé<sup>14</sup>. Parce que ce que la France Libre incarnait à ses yeux avait fini par être plus fidèlement représenté par une figure de Juste que par l'image que les nouvelles générations avaient du gaullisme, Gary choisit de finir son dernier roman sur elle, dans une fidélité qui va jusqu'à l'effacement, pour mieux transmettre son message et ses valeurs.

Julien Roumette

### Notice biographique

Ancien élève de l'École normale supérieure, Julien Roumette est professeur agrégé à l'université de Toulouse le Mirail et auteur d'une thèse sur « *Le temps mode d'emploi : problématiques et écriture du temps dans les romans de Georges Pérec* » (1999). Il a publié *Romain Gary, l'ombre de l'histoire* aux Presses universitaires du Mirail en 2008.

<sup>12</sup> Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard [1960], « Folio », 2010, p. 19.

<sup>13</sup> Ibid., p. 350.

<sup>14</sup> Voir l'étude de Kerwin Spire où il analyse les raisons de l'échec du projet d'ouvrage intitulé *Les Compagnons de la Libération et ses répercussions sur Les Cerfs-volants*, « Des Compagnons de la Libération aux Justes parmi les Nations », in Romain Gary, dir. Maxime Decout et Julien Roumette, Europe, n° 1022-1023, juin-juillet 2014, p. 75-86.

## Homage à Romain Gary

*Nous reproduisons ci-dessous l'allocution prononcée par M. Valéry Chavaroché, délégué adjoint de la Fondation de la France Libre dans les Bouches-du-Rhône, le 13 mai 2014, dans le grand hall d'honneur de la Faculté de droit et de science politique d'Aix-en-Provence, à l'occasion du dévoilement de la plaque apposée en hommage à Romain Gary, pour le centenaire de sa naissance.*

Monsieur le président, Monsieur le doyen, Monsieur le maire-adjoint, Mon général, Mesdames et Messieurs,

Nous sommes entrés en 2014 dans une série faste de commémorations. C'est l'honneur du général Robert Bresse, président de la Fondation de la France Libre, du président de l'université d'Aix-Marseille, Yvon Berland, du doyen de la Faculté de droit et de science politique, Philippe Bonfils, et de Mme Maryse Joissains-Masini, maire d'Aix-en-Provence, de nous permettre d'inaugurer ici les cérémonies du centenaire de la naissance de Romain Gary. On doit saluer respectueusement le général Francis Pollet, commandant des Écoles d'officiers de l'armée de l'air, accompagné d'une délégation d'élèves-officiers de l'École de l'air de Salon-de-Provence. Ce projet a été l'objet constant des plus vifs intérêts de toutes ces personnalités, et nous vous en savons infiniment gré.

L'initiative de cet hommage revient à la Fondation de la France Libre.

Preuve est faite que l'on conserve dans cette université fière de son sixième centenaire, célébré en 2009, la conscience d'une grande responsabilité face à l'histoire, cet invariant qui nous constitue.

Il faut avoir le goût du risque pour évoquer Romain Gary : celui-ci était prompt à fustiger ce qu'il appelait « *tous ces bavards* ». Comme l'écrit sa biographe Myriam Anissimov, « *Romain Gary avait des manières empreintes d'une certaine brusquerie dont le seul but était de masquer sa vraie nature, son extrême vulnérabilité, son anxiété et surtout sa profonde bonté* ».

Ses multiples talents empêchent de cataloguer Romain Gary : il fut tout ensemble un immense écrivain, un héros de la France Libre, mais aussi un diplomate, un cinéaste et un grand reporter. Dans la France mère des armes et des lois, sa vie est placée sous le double signe des valeurs intellectuelles et morales, déclinées dans le droit, l'armée, la diplomatie et la culture, autant dire dans la multipli-

caté, y compris des pseudonymes. Personnage considérable, il a ensuite été, comme bien des personnalités considérables, victime d'une grande injustice. Dans la France des années 1970, son attachement à l'originalité et à la personnalité des patries dans la construction européenne, et sa fidélité au général de Gaulle lui valurent d'être mis en quarantaine dans les milieux littéraires bien mais peu pensants ; on prenait un malin plaisir à le cataloguer comme un écrivain réactionnaire et conventionnel. Certains académiciens proches de l'extrême droite s'opposèrent à ce que l'on envisageât son éventuelle élection à l'Académie française. Romain Gary s'en souciait comme de 39 en l'an quarante, considérant que sa distinction de compagnon de la Libération valait titre de chevalerie.

Ainsi, en rendant cet hommage à Romain Gary, le président Yvon Berland et le doyen Philippe Bonfils démontrent que le droit est un acte de partage de biens matériels, mais aussi immatériels. La Faculté illustre cet impératif bien connu du droit romain : « *suum cuique tribuere* », « *donner à chacun son dû* ».

Cette cérémonie tombe un 13 mai ; nous y voyons un signe : on sait l'importance du 13 mai 1958 dans le processus de retour au pouvoir du général de Gaulle. Romain Gary avait pour l'homme du 18 juin une véritable vénération. Romain Gary avait été abandonné par son père : contre l'héritage d'un père absent, il choisit sa paternité en la personne du général de Gaulle. Cette inscription dans la filiation gaulliste était à la fois un orgueil, mais aussi une humilité, dans une époque où l'homme veut être son propre auteur. La fibre gaulliste de Romain Gary s'explique aisément : c'est le général de Gaulle qui, en 1941, fera accéder Romain Gary au statut d'officier, lui qui n'était jusque-là que simple sous-officier. C'est le général de Gaulle qui décernera à Romain Gary la croix de compagnon de la Libération. Romain Gary considérait donc qu'il devait au seul général de Gaulle de n'être plus considéré comme un immigré juif tardivement naturalisé en 1935.

Car la France, assemblage permanent de la diversité, fut d'abord pour Romain Gary un pays d'accueil et d'ouverture : Romain Gary, adolescent juif lituanien, fut d'abord un immigré. Une grande partie de sa famille, restée en Lituanie et dans le ghetto de Varsovie, eut à subir les foudres de la Shoah. Lui-même vécut la xénophobie de la France des années trente : termi-

nant ses études à Paris, il vit le grand professeur de droit Gaston Jèze victime des actions coups de poing des étudiants d'Action française. Romain Gary se revendiquait patriote et récusait tout nationalisme en ces termes bien connus : « *le patriotisme, c'est d'abord l'amour des siens, le nationalisme, c'est d'abord la haine des autres. Le nationalisme, ce n'est pas moi* ». Grâce à la République, à l'École et à l'Université, Romain Gary a pu emprunter la route du savoir et de la culture qui menait encore à la vraie notoriété. Adolescent, il n'eut de cesse que de se fondre dans le creuset de la nation, « *ce mystère admirable où éclate la grande âme de la France* », « *ce riche legs de souvenirs, ce désir de vivre ensemble, de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis* », selon les mots de Jules Michelet et Ernest Renan, cette France « *vouée à une destinée éminente et exceptionnelle, créée pour des succès achevés ou des malheurs exemplaires* », nous dit le général de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre*. Romain Gary aimait à le rappeler : « *La France Libre est la seule communauté à laquelle j'ai appartenu à part entière, c'est une fraternité que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs* ».

Et pourtant, cette foi dans la France aurait pu être ébranlée par les nombreuses discriminations dont Romain Gary fut victime. Après le service de la France durant la guerre, Romain Gary se mit en 1945 au service de l'État. Sa carrière de diplomate ne fut en rien favorisée par ses titres de gloire militaire. Ses sept années passées sous l'uniforme de 1938 à 1945 ne furent pas prises en compte pour la reconstitution de sa carrière, débutée comme administrateur de 3<sup>e</sup> classe. En dépit de sa maîtrise de l'anglais, de l'allemand, du russe et du polonais, en dépit aussi de l'affection constante que lui témoigna toujours le général de Gaulle, Romain Gary fut souvent cantonné dans des emplois subalternes. Il se sentait mal à l'aise dans l'univers mondain du Quai d'Orsay et eut à subir les avanies de plusieurs ambassadeurs à particules qui avaient pris le chemin de Vichy et poursuivaient brillamment leur carrière. Romain Gary occupa quelques postes importants en raison de ses incontestables qualités linguistiques et juridiques, mais il préféra abandonner la diplomatie pour se consacrer pleinement à l'écriture, en lançant : « *Laissez-les oublier tranquillement ma Croix de Compagnon de la Libération, ma Légion d'honneur, ma Croix de guerre et le fait que j'ai donné mon sang pour mon pays. Mes*

*camarades et moi-même n'avons jamais espéré autre chose que la bassesse en guise de remerciement* ». Cette réflexion désabusée de Romain Gary ne donne que plus de relief encore à cette cérémonie.

Il est heureux que les commémorations du centenaire de la naissance de Romain Gary s'ouvrent aujourd'hui à Aix-en-Provence, avant de se poursuivre à Nice. Toute sa vie, Romain Gary, qui considérait Nice comme sa « *chère ville presque natale* », s'est appuyé à la beauté de la Côte-d'Azur et a porté des regards émerveillés sur la Provence. Il a continûment repris l'affirmation de *La Promesse de l'aube* :

« *Chère Méditerranée ! Que ta sagesse latine, si douce à la vie, me fut donc clémente et amicale, et avec quelle indulgence ton vieux regard amusé s'est porté sur mon front d'adolescent ! Je reviens toujours à ton bord, avec les barques qui ramènent le couchant dans leurs filets. J'ai été heureux sur ces galets.* »

Cette cérémonie aixoise est d'autant plus émouvante que le président Yvon Berland et le doyen Philippe Bonfils ont souhaité que cette plaque fût apposée près de celle saluant la mémoire de René Cassin. Comme Romain Gary, René Cassin avait passé ses premières années à Nice avant d'étudier et d'enseigner le droit dans cette Faculté. On verra aussi un signe dans le fait que l'ordre des compagnons de la Libération a été créé par ordonnance du 16 novembre 1940 du général de Gaulle, afin de récompenser, je cite le Général, « *des mérites hors de pair* ». C'est le professeur René Cassin, lui-même compagnon de la Libération, comme Romain Gary, qui conçut et rédigea les statuts de cette distinction. Elle n'a été attribuée qu'à 1 038 hommes et femmes. Il s'agit de la distinction la plus prestigieuse, la plus exceptionnelle et la plus rare au titre de la Seconde Guerre mondiale. Son prestige est lié à la parcimonie avec laquelle elle a été décernée. Sa devise latine a été voulue par le général de Gaulle : « *Patriam servando, victoriam tulit* », « *en servant la patrie, il a apporté la victoire* ».

De fait, dès juin 1940, à l'un des pires moments de notre histoire, Romain Gary sera l'un des tout premiers à refuser la fatalité de la défaite et à rejoindre la France Libre. Ce que la République lui a donné, Romain Gary a entrepris de le lui rendre au centuple, en servant les Forces aériennes françaises libres. Il s'engage comme navigateur-bombardier au sein du groupe Lorraine, composé des escadrilles Metz et Nancy, aux côtés notamment de Joseph Kessel et Pierre Mendès France. Romain Gary y subit un entraîne-

ment intensif et accomplit de nombreuses missions de bombardement extrêmement dangereuses, à très basse altitude, pour échapper aux défenses anti-aériennes allemandes, ce qui rendait impossible toute extraction par parachute en cas de difficultés. Un chiffre donne la mesure de l'hécatombe : en 1945, lorsque le capitaine Romain Gary est décoré de la croix de compagnon de la Libération sur la place Stanislas à Nancy, il ne reste que cinq survivants des premiers engagés de 1940. 108 des premiers volontaires étaient morts en service aérien. Romain Gary fut grièvement blessé, le 25 janvier 1944, ainsi que son pilote Arnaud Langer ; tous deux réussirent l'exploit d'accomplir leur mission et de ramener leur appareil à la base. Ce haut fait d'armes leur valut d'être élevé à la dignité de compagnons de la Libération par le général de Gaulle. Déclaré inapte médicalement au vol, Romain Gary est nommé chef de la chancellerie à l'état-major des Forces aériennes françaises libres. Sa formation de juriste, sa culture, sa pratique des langues y sont très appréciées. On peut lire cette appréciation dans son dossier militaire en 1945 :

« *Romain Gary, belle figure d'aviateur. Sur la brèche dès l'époque héroïque de 1940. Cultivé, fin, intelligent, un peu bohème mais sans excès, tenue parfois négligée, souvent ultra futuriste, horaires approximatifs, sauf lorsqu'il s'agit de l'essentiel : les vols à accomplir. Éminemment sympathique, capable de rendre de grands services, aussi bien en unité aérienne qu'à l'état-major. Brillant sujet qui a vaillamment fait ses preuves, même éloigné du combat, malgré lui, après sa blessure. Il s'est révélé un précieux officier qui donne toute satisfaction à l'état-major.* »

Ainsi donc, eu égard au cursus juridique et au parcours militaire de Romain Gary, comment ne pas faire redire en exergue au général de Gaulle :

« *Au fond de l'abîme, la Résistance s'est accrochée à deux môles qui ne cédèrent pas. L'un était un tronçon du glaive, l'autre la pensée française. Au fond des victoires d'Alexandre, on trouve toujours Aristote.* »

S'il s'était trouvé un père en la personne de Charles de Gaulle, Romain Gary avait découvert la fraternité de combat dans les Forces aériennes françaises libres. Il régnait en effet entre le personnel navigant et les mécaniciens au sol une fraternité d'escadrille, comme il exista, dans le danger, une fraternité de tranchées, de réseau de Résistance, de camp de concentration, cet agir ensemble, cette main tendue à l'inconnu au risque de sa propre vie. Dans les Forces aériennes françaises

libres, Romain Gary avait découvert une famille d'élection.

Au demeurant, l'engagement de Romain Gary dans les Forces aériennes françaises libres ne le prédisposait-il pas à servir la France, après-guerre, dans la diplomatie ? De fait, les 3 000 aviateurs des Forces aériennes françaises libres, dont les escadrilles portaient le nom de provinces françaises, furent aussi des diplomates et des ambassadeurs de la France Libre pour le général de Gaulle. Pensons notamment à l'escadrille Normandie-Niémen, engagée aux côtés des forces soviétiques, qui permit au général de Gaulle de conforter sa position internationale, au travers du traité d'amitié franco-soviétique de décembre 1944. Soit dit au passage, l'épopée de l'escadrille française Normandie-Niémen est mieux connue et mieux enseignée en Russie qu'en France qui oublie et même abandonne trop souvent son histoire.

En tout état de cause, tel est, avec Romain Gary, l'homme au destin fabuleux, mieux qu'Amélie Poulain, que nous tenons à honorer aujourd'hui, sans oublier naturellement l'écrivain. Parmi les tout premiers Français Libres, Romain Gary, révolté par le massacre des animaux en Afrique, fut aussi le premier écrivain à signer un roman écologique : prix Goncourt, *Les Racines du ciel* nous alertent, dès 1956, sur les risques d'un désastre écologique. Avec Élie Wiesel, Romain Gary fut aussi l'un des premiers auteurs à avoir fait entrer la Shoah dans la littérature française :

« *Il y a des morts*, écrivait Romain Gary, *qui ne meurent jamais. Il y a d'ailleurs en yiddish une expression qui vient du droit romain : le mort saisit le vif.* »

Désormais, les étudiants de cette université pourront se ravitailler, s'enrichir, s'arracher à eux-mêmes, se grandir, en liant personnellement et existentiellement connaissance avec Romain Gary, cet inconnu familier. Il leur reste le legs précieux de son œuvre riche et exemplaire et de son chef d'œuvre, *La Promesse de l'aube*.

Cette rencontre pourra engendrer notre jeunesse à l'espérance. À tous points de vue, cette plaque y contribuera.

**Valéry Chavaroche**

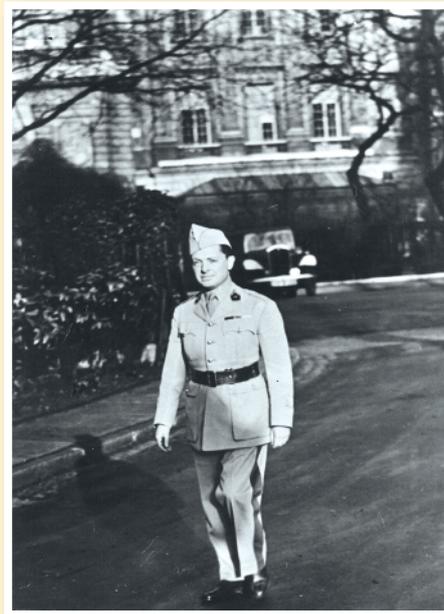
## L'Équipe spéciale d'Alsace et de Lorraine Des officiers alsaciens-lorrains pour la Libération de l'Alsace et de la Moselle 1944-1945 (1<sup>re</sup> partie)

### Introduction<sup>1</sup>

Inspirée par les officiers alsaciens de la Mission militaire de liaison auprès des armées (MMLA) qui ont participé aux formations des stages *Civil Affairs* des états-majors britanniques et américains<sup>2</sup>, une ordonnance du 16 avril 1944 crée une section Alsace-Lorraine de la MMLA, appelée Équipe spéciale d'Alsace et de Lorraine (ESAL), formée d'officiers alsaciens. Ils seront les intermédiaires entre une population parlant l'alsacien, une administration locale à mettre en place, ou à assurer eux-mêmes transitoirement. La MMLA est souvent citée en relation avec la question de l'AMGOT (*Allied Military Government of Occupied Territories*), cette institution militaire d'occupation mise en place par les Anglo-Américains en Sicile et en Italie, qui à des degrés divers devait être mise en place en France dans le sillage du débarquement de Normandie. En étudiant le rôle de cette section particulière de la MMLA, qui n'a pas toujours été bien accueillie par les autorités militaires alliées, l'état-major de la MMLA et... certains ministres français, nous discernons les traits caractéristiques de ce groupe alsacien de résistants de l'extérieur, officiers de réserve évadés, Français Libres ou réfugiés, et mettons l'accent sur les particularités de la Libération dans ces territoires où la guerre et ses incertitudes s'étendent pendant plusieurs mois. Là bien plus que dans les autres départements français, aux libérations rapides, sont posés les problèmes des rapports entre pouvoirs civils et militaires et entre armées américaines, pouvoir civil français et population. Ce faisant, nous mettons en lumière les choix faits par le GPRF pour organiser le retour des départements annexés à la France, et ceux, implicites, qui sous-tendent la formule de l'ESAL.

### La MMLA et l'Alsace-Lorraine

Nommé à la fin août 1943 à la tête de la MMLA, le directeur de cabinet adjoint du général de Gaulle, Hettier de Boislambert, a pour tâche de recruter et de former des officiers de liaison français auprès des armées alliées. Ancien officier de liaison



Claude Hettier de Boislambert, commandant la MMLA, à Londres (FCDG).

français auprès des Anglais en 1939-1940, il entretient des liens étroits avec un certain nombre d'officiers généraux anglais, chargés de l'organisation et de la formation des officiers anglais et américains des *Civil Affairs* au centre de Wimbledon. Le modèle d'administration privilégié par les Alliés est l'AMGOT, le gouvernement militaire direct de la Sicile et de l'Italie, assuré par les 1 500 officiers américains formés à l'université de Charlottesville (Virginie) et anglais (Wimbledon) qui ont suivi un stage pratique à l'école de Tizi-Ouzou. Cela n'a pas échappé aux autori-

tés françaises du Comité français de la Libération nationale (CFLN).

À Londres, la MMLA n'ignore pas que des sections d'état-major interallié (COSSAC) réunies dans des groupes par nations, surnommés « *Country Houses* », préparent le débarquement et les campagnes de la libération de l'Europe, et sont susceptibles, le cas échéant et au gré des évolutions des doctrines des états-majors, de prendre en charge l'administration des territoires libérés. Alors que l'administration des autres États libérés fait l'objet d'accords avec les gouvernements en exil, Belgique, Luxembourg, Pays-Bas, Norvège, les États-Unis se refusent de conclure un tel accord avec le CFLN, puis avec le GPRF.

Un certain nombre d'officiers français ont suivi les stages de Wimbledon<sup>3</sup>. Ils seront les cadres de l'école de formation des officiers de liaison du CFLN développée au camp de Camberley par la MMLA, à partir de novembre 1943<sup>4</sup>. Parmi eux, Henri Schumacher, officier de réserve alsacien, évadé de France par l'Espagne en novembre 1942, « *créateur, animateur et instructeur de l'école de formation des officiers de liaison de la MMLA du 1<sup>er</sup> novembre 1943 au 28 février 1944* »<sup>5</sup>. Les contenus de la formation constituent la matière des manuels d'instructions pour les officiers de liaison, inspirés des *Handbooks* anglais ou américains<sup>6</sup>. Un manuel français est mis au point par l'état-major du général Cochet, pour la préparation du débarquement de Provence et remis aux officiers MMLA. Ce petit manuel in-16, estampillé « *Secret, Instructions aux Organismes de Liaison, établis par la Délégation militaire pour le Théâtre d'opérations sud* », détaille le rôle des officiers de liaison vis-à-vis des armées alliées et des autorités civiles des

<sup>1</sup> François Igersheim, « L'Alsace et la Lorraine à Londres et Alger : de la BBC à la Libération 1940-1944 », Revue d'Alsace, n° 136, 2010, p. 199-273, <http://alsace.revues.org>.

<sup>2</sup> En février 1944, les Civil Affairs ont été intégrés dans la structuration des états-majors anglo-saxons comme G5-CA.

<sup>3</sup> Claude Hettier de Boislambert, Les Fers de l'espoir, Paris 1978, p. 422.

<sup>4</sup> Pierre Laroque, Au service de l'homme et du droit, Paris 1993, p. 171 sq. Jean-Louis Crémieux-Brilhac, La France Libre, Paris 1996, p. 686 sq ; 695 sq.

<sup>5</sup> ABR, AP Schumacher-Mangeon. Résumé des promotions et détails de service de l'ex-commandant Mangeon (FFL).

<sup>6</sup> Les états-majors anglo-américains rédigent un manuel général, Handbook, « Standard Policy and Procedure for Combined Civil Affairs Operations in Northwest Europe », COSSAC, 13 décembre 1943, révisé en mai 1944. La modification principale porte sur un contrôle accru du SHAEF sur les G-5-Civil Affairs des théâtres et l'intégration au SHAEF des « sections par pays » : Norvège, Belgique, France, etc. La version aboutie du Handbook américain est le « Standard Policy and Procedure for Combined Civil Affairs operations in N-W Europe » publié le 1<sup>er</sup> mai 1944 et remis à la MMLA le 16 mai 1944 : il provoque la protestation du général Koenig, devant le spectre d'un AMGOT en France (Hettier de Boislambert, op. cit., p. 425-431. Sur

pays libérés<sup>7</sup>. Décrivant les institutions administratives de la France, il ne prend nullement en compte celles que l'Allemagne a mises en place dans les départements annexés d'Alsace et de Lorraine.

Est-ce à l'initiative de Mangeon ou de Jacques d'Alsace, son chef, que le service d'Alsace-Lorraine du CFLN demande à ce qu'il y soit remédié ? Toujours est-il que, le 1<sup>er</sup> mars 1944, le capitaine Mangeon est transféré à Alger, détaché par la Défense nationale au Commissariat d'État à l'Intérieur, comme chef de service au Service d'Alsace et de Lorraine, chargé de la création et de la formation d'une Équipe spéciale d'Alsace et de Lorraine<sup>8</sup>.

## L'ESAL, création du Service d'Alsace-Lorraine

Dans le cadre des travaux des commissariats d'État et services du CFLN, pour la préparation du rétablissement des pouvoirs publics français en Alsace et Lorraine, le service d'Alsace-Lorraine demande le 14 mars 1944, au commissariat d'État à l'Intérieur de créer une section particulière de la MMLA, l'Équipe spéciale d'Alsace et de Lorraine, l'ESAL<sup>9</sup>. Tout comme on s'était inspiré des décrets de 1917 pour la création du SAL<sup>10</sup>, la proposition d'ESAL est inspirée par le précédent de la Mission militaire administrative en Alsace (MMA), créée le 5 juin 1917 auprès du ministre de la Guerre (Painlevé, puis Clemenceau) et qui « *devait montrer aux alliés... l'inébranlable confiance de la France dans le retour définitif des provinces séparées d'elle...* » et réaliser le passage du régime actuel au régime futur dans les meilleures conditions possibles de continuité et de régularité<sup>11</sup>. Si l'inspi-

ration est la même, les différences sont importantes : l'armée de libération sera en partie commandée par les Alliés.

Le Service d'Alsace-Lorraine fait valoir la situation particulière dans laquelle seront placés les départements annexés. Le débarquement ayant lieu à l'ouest et au sud, ils seront libérés bien plus tard que la majorité des départements français. Les opérations risquent d'y durer plus longtemps et la zone frontalière de l'Allemagne d'être de façon permanente dans la zone des armées alliées britanniques et américaines. Or, les cadres administratifs supérieurs des départements annexés sont majoritairement des Allemands qui seront partis ou arrêtés. La population de ces départements parle des dialectes germaniques. Pour assurer le retour de l'administration française, il faudra remplacer de toute urgence ces cadres allemands par des officiers alsaciens ou lorrains qui assureront transitoirement des fonctions administratives, en attendant que l'administration civile se mette en place. Parlant eux aussi mosellan ou alsacien, ils seront acceptés par la population. « *En effet, en pénétrant dans nos deux provinces, les Britanniques et les Américains... se trouveront dans une région en apparence germanisée et d'une population... qui ne parle que le patois. Cette situation particulière pourrait éveiller en eux le sentiment d'être en pays allemand. La mission spéciale de l'équipe alsacienne et lorraine de liaison consistera à servir d'intermédiaire entre les armées alliées, les autorités locales qu'on trouvera sur place et les populations*<sup>12</sup> ». Ainsi, les Alliés et leurs officiers de liaison auront pour premiers interlocuteurs des officiers français, qui leur serviront d'interprètes. Et il s'agit d'éviter, comme en 1918, le malaise provoqué par l'afflux de fonc-

tionnaires ignorant tout de la province. « *En créant cette équipe, nous avons pensé qu'il était nécessaire d'éviter dès la Libération des erreurs qui pourraient être involontairement commises et dont les conséquences pourraient être graves* ». Cette recommandation était proche des revendications développées par les résistants alsaciens du réseau Martial ou de celles que formulèrent un moment les groupes FFI d'Alsace.

Cette équipe militaire doit dépendre du Service d'Alsace Lorraine et du Ministère de l'Intérieur. L'ambiguïté de la proposition ne réside pas tellement dans le côté « *administration militaire* » ou « *Amgot* » de cette mission de liaison – Hettier de Boislambert lui-même a souligné le côté théorique de la distinction entre Liaison et Administration, la liaison avec l'administration locale se faisant souvent avec une administration nommée par l'officier de liaison. C'est le statut « *mixte* » de l'ESAL qui soulèvera des problèmes, tant du côté de la MMLA que du côté du ministère. Jacques d'Alsace a prévu expressément qu'il en serait le chef avec, pour adjoint, le capitaine Mangeon<sup>13</sup>, mais cette demande n'aboutira pas et Jacques d'Alsace sera mis en disponibilité<sup>14</sup>.

## Les officiers alsaciens

Ainsi les officiers de l'ESAL doivent être originaires de la Moselle ou d'Alsace, y avoir habité pendant au moins cinq ans jusqu'en 1939, savoir allemand et anglais pour les Mosellans, anglais et alsacien pour les Alsaciens<sup>15</sup>. Les circulaires de recrutement sont envoyées aux unités FFL et armée d'Afrique. Mangeon, qui participe aux séances des groupes

les Civil Affairs, Forest C. Pogue, US Army in WWII, ETO, The Supreme command, CMH publication en ligne, p. 79-83 et aussi Harry L. Coles et Albert K. Weinberg, Civil Affairs : Soldiers Become Governors, Center of military history United States Army, Washington, D. C., 1992. Du côté britannique, F. S. V. Donnison, Civil Affairs and Military Government, Central Organisation and Planning, Londres 1966, et Civil Affairs and Military Government, North-West Europe, Londres 1961. Une synthèse récente, Charles L. K. Robertson, When Roosevelt planned to govern France, University of Massachusetts Press, 2011.

<sup>7</sup> AHR, AP 29. Paul-René Zuber, « GPRF MMLA. Instructions aux Organismes de liaison », in-16, 126 p., juin 1944 (général Cochet).

<sup>8</sup> ABR, AP Schumacher-Mangeon. Résumé des promotions et détails de service de l'ex-commandant Mangeon (FFL). Né en 1899, Henri Schumacher avait été mobilisé dans l'armée allemande. Fait prisonnier par les Anglais en 1917, il avait été aussitôt recruté par eux comme interprète et agent de renseignements de 1917 à 1920. Associé à l'entreprise de commerce de son père, il passe officier de réserve en 1924, et est directeur départemental des sports du Bas-Rhin en 1939. Réfugié, il sert brièvement au Commissariat général aux Sports, puis à Lyon au Service des Expulsés de Kalb, puis, après l'occupation de la zone Sud, passe en Espagne en décembre 1942. Il est attaché FFL aux ambassades de Grande-Bretagne de Madrid et de Lisbonne, sous le nom d'Henri Mangeon, puis affecté à l'état-major du général Cochet et nommé instructeur de l'école des officiers de liaison de la MMLA à Camberley en décembre 1943. Il a parlé en alsacien à la BBC, le 24 août 1943.

<sup>9</sup> AN, F/1a/3814, Commissariat d'État à l'Intérieur Alsace et Lorraine, Service d'Alsace et de Lorraine, 14/03/1944.

<sup>10</sup> François Igersheim, « L'Alsace et la Lorraine à Londres et à Alger », op. cit., Revue d'Alsace, p. 217, <http://alsace.revues.org>.

<sup>11</sup> AHR (Colmar), 16 AL 2, Mission Militaire administrative. Organisation générale.

<sup>12</sup> AN, F/1a/3814, 22/05/1944, Commissariat d'État à l'Intérieur Alsace et Lorraine, note n° 208 Alsace et Lorraine.

<sup>13</sup> AN, F/1a/3814, 22/05/1944, Commissariat d'État à l'Intérieur Alsace et Lorraine, note n° 208 Alsace et Lorraine.

<sup>14</sup> Il ne sait pas l'anglais ! Comment obtenir l'accréditation auprès des armées américaines d'un OL qui ne sait pas l'anglais ? Venant du PSF, lié à Charles Vallin, Jacques d'Alsace s'est plaint d'avoir été la victime d'une « cabale ». Il a été remplacé par son adjoint, Marzolf, ancien conseiller de tribunal administratif, à la tête du SAL. Et ne parvient pas à trouver de poste dans la MMLA. Il sollicite donc un emploi dans l'état-major du général de Gaulle. Sa demande est mise en attente. AN, 3 AG 1/267. Alsace et Lorraine. Jacques d'Alsace au général de Gaulle, 20/06/44.

<sup>15</sup> AN, 3 AG 1/267, 29/05/44. Jacques d'Alsace au général de Gaulle, note n° 228 du Service d'Alsace et Lorraine.

d'études du SAL sur le programme à appliquer au retour en France, assure la formation des officiers rassemblés à Alger<sup>16</sup>. Les cours se tiennent dans la deuxième quinzaine de juin 1944 à Alger<sup>17</sup>, et portent sur l'organisation des départements en 1939, le droit et la réglementation administrative allemande, l'organisation du parti national-socialiste et de l'armée allemande en Alsace et Lorraine<sup>18</sup>.

Nous disposons de renseignements biographiques plus précis sur 9 des 28 officiers<sup>19</sup> qui ont fait partie de l'ESAL. Kalb-d'Alsace et Schumacher-Mangeon<sup>20</sup>, qui ont quitté la France après l'invasion de la zone non-occupée en novembre 1942 ou ont été exfiltrés par *Lysander* en février 1943), sont les seuls qui figurent au fichier Écochard des Français Libres<sup>21</sup>. Dissler, Dollfus, Favereau-Felsenstein, Michel Kaufmann, Paul-René Zuber<sup>22</sup> figurent dans le *Nouveau Dictionnaire de Biographie alsacienne* (NDBA). Flocard figure dans le *Dictionnaire du mouvement ouvrier Maitron*. La biographie d'Éberlin<sup>23</sup> a pu être reconstituée<sup>24</sup>. Dissler et Zuber ont laissé des mémoires<sup>25</sup>.

Avant la guerre, ces hommes sont officiers de réserve en Alsace. Ils font donc partie de ces réseaux sur lesquels l'armée française doit pouvoir compter et qui seront suspects pour les occupants allemands. Ils appartiennent à la bourgeoisie francophile d'Alsace, juristes, avocats (barreaux de Strasbourg, de Colmar),



Le 21 novembre 1945, à la caserne Lefebvre de Mulhouse, le capitaine d'Alsace et le commandant Mangeon sont faits chevaliers de la Légion d'honneur par le général de Lattre de Tassigny (Photo Jeune Alsace).

industriels, fonctionnaires, instituteurs. Ils ne sont pas tous de droite ou d'extrême droite, comme une bonne partie des adhérents de la FEVAL (Fédération des Évadés et Engagés volontaires d'Alsace et de Lorraine), dont sont adhérents Kalb (ancien PSF) et Schumacher, et dont Paul-René Zuber a été le secrétaire aux côtés du président Wallach, député (Alliance républicaine). La gauche n'est pas absente de leurs rangs : Favereau-

Felsenstein, rédacteur en chef du modéré *Dernières Nouvelles du Haut-Rhin*, radical-socialiste, et Flocard, instituteur, secrétaire de la Fédération SFIO de la Moselle, Bischoff, jeune avocat à Strasbourg, qui sera plus tard l'un des dirigeants radicaux-socialistes de Strasbourg. Les familles patronales et protestantes sont bien représentées : Kalb, Dollfus, Zuber, Kaufmann, Altorffer (fils du pasteur et député Bloc national, puis chef du service des cultes). Ils sont un certain nombre à ne pas rentrer en Alsace après l'armistice et leur démobilisation : Kalb, Mangeon-Schumacher, Favereau, Zuber, Flocard, Dissler. D'autres ont été expulsés par les Allemands : Bischoff, Éberlin. Kaufmann, enfin, s'est évadé d'Alsace. Dissler et Bischoff ont été embauchés dans la fonction publique d'Afrique, Bischoff comme magistrat et Dissler à la MALAN (Mission d'Alsace en Afrique du Nord). À l'exception de Flocard et de Bischoff, ils sont proches du RPF après la guerre et deux d'entre eux, parlementaires gaullistes : Kalb est sénateur du Haut-Rhin et Kaufmann, député du Bas-Rhin.

## Le retour en France, la mise en place

Le 28 août 1944, promu commandant, Mangeon est nommé chef de l'ESAL par l'état-major de la Défense nationale (général Koenig). Le 12 septembre, 19 officiers alsaciens et lorrains sont réunis à Alger. Trois se trouvent en Corse ou au

<sup>16</sup> ABR, AP Mangeon-Schumacher. États de services.

<sup>17</sup> AHR, AP 29. AP Paul-René Zuber, programme des cours de juin 1944.

<sup>18</sup> Mangeon a rédigé deux petits manuels, portant sur l'organisation du parti nazi et l'administration allemande de l'Alsace-Lorraine : « Terminologie politique et administrative en usage en Alsace et en Lorraine ». Ils seront diffusés en décembre 1944 par l'état-major de la Défense nationale. SHAT, 1P18, ESAL.

<sup>19</sup> Soit les commandants Mangeon (Schumacher), chef de l'ESAL, Flécher (groupe Moselle), Altorffer Jean (groupe Bas-Rhin), Éberlin (groupe Haut-Rhin) ; les capitaines Favereau Maxime (Felsenstein), Flocard René, Hartmann Jean, Lutz Alfred, Pichon Charles ; Duvernois (Willemann), Noël André, Zuber Paul-René ; les lieutenants Aston Alphonse, Christ Henri, Dourny Daniel, Reitter Raymond, Rieffel André ; les sous-lieutenants Blatz René, Bossert Marcel, Kaufmann Michel, Muller Jean, Muller Paul, Schwartz Robert, Dissler Roland, Thill Albert, Haberkorn. Le capitaine Pierre-André Dollfus, venu du réseau Martial, rejoint Strasbourg lors de sa libération. Il faut y ajouter, pour ordre, le sous-lieutenant Billmann, attaché au service de la presse du Service d'Alsace et de Lorraine à Alger, chargé de la Direction de la presse au Commissariat de la République à Strasbourg, à partir de novembre 1944, et le capitaine Neurohr, speaker alsacien à la BBC, puis membre de la mission militaire du général Petit en URSS. D'autres « pour ordre » ont été rattachés à l'ESAL.

<sup>20</sup> Notices du Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne (NDBA).

<sup>21</sup> Si l'on en croit le fichier Écochard, en ligne, deux d'entre eux seulement sont « Français Libres » : Mangeon-Schumacher et d'Alsace-Kalb. Kalb est donné comme né à Schwindratzheim, alors qu'il est né à Wiesbaden. Voir aussi, Jean-François Muracciolo, Les Français Libres, Tallandier, 2009.

<sup>22</sup> AHR. Pierre-René Zuber, à ne pas confondre avec Charles Zuber, également résistant et capitaine, fondateur du PRL et candidat aux élections législatives dans le Haut-Rhin de 1946. Né à Mulhouse le 7 février 1898, de Paul Zuber, domicilié à Neuilly et aux États-Unis, engagé volontaire en 1917, officier de réserve, s'établit à Mulhouse comme fondé de pouvoir de la Banque de Mulhouse-Crédit commercial de France. Épouse Christiane Monod (établie à Bergerac) en 1927, dont il a sept enfants. Après sa démobilisation en 1940, gagne Bergerac, puis est employé au service du ravitaillement. Passe au Maroc et est engagé dans les services sociaux de l'armée. En 1943, revient dans l'armée d'active. Participe à la campagne de Corse, comme OL.

<sup>23</sup> Éberlin – Né vers 1910-1915 à Werentzhouse, Sundgau. Père instituteur. Avant 1939, rédacteur à la préfecture de Colmar. En 1939, 42<sup>e</sup> RI Forteresse (Marckolsheim), fait prisonnier à Gérardmer, libéré comme Alsacien. Lors des arrestations des indésirables en 1940, a demandé à être expulsé avec femme et enfants. Est allé au Maroc et s'est engagé à Casablanca au 8<sup>e</sup> RTM. En 1944 est officier à l'ESAL, commandant ESAL pour Colmar. Chef de division à la préfecture de Colmar. Était président des anciens combattants de Rhin-et-Danube. Est mort à 83 ans (communication écrite de M. André Hugel, 21/01/2011).

<sup>24</sup> Et intégrées au NetDBA, édition augmentée en ligne du NDBA. Voir la Fédération des sociétés d'histoire d'Alsace.

<sup>25</sup> Roland Dissler, Images et visages, Saverne, 1948. Trop allusif pour être très utile. P.-R. Zuber, Mémoires, tapuscrit AHR, AP 29. Contient des passages intéressants.



Le général Koenig, commandant supérieur des forces françaises en Grande-Bretagne et commandant des Forces françaises de l'intérieur, avec son état-major en mai-juin 1944. Autour de lui, de gauche à droite : Bernard Dupérier, Pierre de Chevigné, Pierre Lucas, André Dewavrin, alias le colonel Passy, et Roger Raulin (Rue des Archives).

Maroc, alors que trois autres sont dans les rangs de la MMLA en France et un encore à Londres ; ils rejoindront Paris, dans les jours qui viennent. Le 13 septembre, un avion de la *Royal Air Force* les transporte au Bourget. Les 14 et 15, ils prennent contact avec leurs hiérarchies militaires de la MMLA (le colonel Hettier de Boislambert, le lieutenant-colonel Rotival, de la MMLA aux armées) et civile (Marzolf, devenu chef du Service d'Alsace-Lorraine du ministère de l'Intérieur). Tout au long de la période de la pause de septembre et d'octobre, les officiers ESAL confèrent à Paris avec Geoffroy de Courcel, le commissaire de la République chargé, à partir du 5 octobre, de la coordination Alsace et Moselle, Blondel, commissaire de la République d'Alsace, et Fonlupt, préfet du Haut-Rhin, comme eux bloqués à Paris. Besançon est libérée le 7 septembre et Nancy le 15, puis le front se stabilise.

En novembre, les officiers de liaison reçoivent leurs instructions définitives. Dès leur installation dans les localités où ils sont affectés, ils ont à rendre compte à leurs chefs hiérarchiques, qu'ils informent des contacts pris sur place, des moyens de liaison existants, de leur unité de rattachement.

Désormais, outre les rapports exceptionnels, ils auront à rendre compte tous les samedis à leur hiérarchie, soit les chefs de groupe ou PC avancés, c'est-à-dire le chef départemental de l'ESAL, et le chef de l'équipe, le commandant Mangeon.

Chefs de groupe et de l'équipe dressent des rapports de synthèse. Ils doivent signaler les problèmes non résolus, ceux à résoudre à l'échelon supérieur et à traiter par les départements ministériels<sup>26</sup>. Ces rapports sont adressés par le commandant Mangeon au Service d'Alsace-Lorraine et au commissaire de la République, Geoffroy de Courcel, rue Montceau, à Paris, où Mangeon a établi son PC. Ils en sont les auxiliaires les plus précieux, ce que souligne Courcel dans une note au ministre à la fin de décembre 1944, quand l'ESAL est si contestée. Avant le mois de janvier 1945, les rapports ne sont pas adressés aux commissaires ou aux préfets, et Blondel proteste vivement contre cette « *voie directe* »<sup>27</sup>. En septembre 1944, le statut mixte de l'ESAL, relevant à la fois des hiérarchies militaires et civiles, est reconnu par une note de service du général Juin<sup>28</sup>.

Reste à la faire reconnaître par les armées américaines.

Car toute circulation dans les zones des armées est subordonnée à l'autorisation des troupes américaines<sup>29</sup>. Le commissaire de la République Courcel se plaint encore qu'il ait eu du mal à obtenir un visa pour son voyage d'inspection de la mi-janvier 1945<sup>30</sup>. L'obligation de visas américains sera imposée jusqu'en février 1945. Outre des laissez-passer, il faut des véhicules, de l'essence, dont les militaires peuvent disposer. C'est donc essentiellement sur les voyages d'inspection de Mangeon dans les postes ESAL que repose l'information que les autorités centrales peuvent recueillir sur l'Alsace.

## Les armées américaines : reconnaissance de la MMLA, l'ESAL seulement tolérée

Depuis le débarquement, les rapports entre la MMLA et les commandements alliés se sont établis puis normalisés. Un long rapport du colonel Rotival à Hettier de Boislambert du 15 septembre 1944 fait le point sur ces évolutions<sup>31</sup>. Hettier l'adresse au général Koenig et résume : « *Il n'y a pas eu lieu à proprement parler d'AMGOT. Les administrations [fran-*

*çaises] se remettent en place. Cela est fait depuis les plages du débarquement jusqu'à Paris. La sécurité des troupes alliées a été assurée à leur satisfaction. Les populations libérées ont été protégées. La souveraineté française... a été, dans ses grandes lignes, sauvegardée* ».

Au début de septembre, la mission France de l'état-major anglo-américain s'installe à Paris et le SHAEF à Versailles (20 septembre). Les G5-CA se concentrent sur la protection des lignes de communication alliées. Le 15 septembre, les unités de la 3<sup>e</sup> armée américaine venue de Normandie et celles de la 7<sup>e</sup> armée venue de Provence sont en contact. Huit jours après la reconnaissance du GPRF comme gouvernement de la France, le 1<sup>er</sup> novembre, le théâtre d'opérations Sud, regroupé dans le 6<sup>e</sup> groupe d'armées, avec la 7<sup>e</sup> armée américaine (Bas-Rhin) et la 1<sup>re</sup> armée française (Haut-Rhin), fusionne avec celui de Normandie et passe du commandement de l'AFHQ d'Alger à celui du SHAEF, avec le 12<sup>e</sup> groupe d'armées américaines et la 3<sup>e</sup> armée du général Patton (Moselle).

À la fin octobre, Français et Américains conviennent de délimiter la zone des armées à la France de la côte Atlantique jusqu'au Rhône et à la Lorraine, une zone de l'intérieur, les départements rhodaniens et alpins et de l'Est. Les départements alsaciens et lorrains resteront en zone des armées jusqu'au 14 juillet 1945.

Mais avec le déplacement des théâtres d'opération vers l'est et le nord, et la restructuration des commandements, le G-5 du SHAEF (général Grasett et colonel Ryan) souhaite préciser les règles. C'est ce que rapporte le colonel Rotival, désormais chef de la MMLA, à Hettier de Boislambert : « *l'arrivée dans la zone des armées des officiers se rattachant à des organismes nombreux a créé la confusion* ». Pour des raisons de clarté, le SHAEF souhaite que l'organisation de la MMLA soit semblable à celle des G-5-*Civil Affairs*. Elle doit donc être divisée en deux types de sections, les sections tactiques, attachées aux états-majors des unités en mouvement – allant du groupe d'armées à la division –, et les sections statiques ou *Town Detachments*<sup>32</sup>. Ces dernières regroupent, dans les G5-CA

<sup>26</sup> AHR, AP 29. À Paul-René Zuber. *Instruction du 5 novembre 1944 (manuscrit)*.

<sup>27</sup> AN, F/1a/4027, Blondel CR à Tixier, 30/12/44. AP Mangeon, *Journal de marche, Paris le 6 janvier 1945. CR de la conférence Courcel, Marzolf, Mangeon*.

<sup>28</sup> Note de service du général Juin n° 11 du 16 septembre 1944.

<sup>29</sup> Comme le rappelle aussi Hettier de Boislambert, à propos des officiers MMLA. Op. cit., p. 447.

<sup>30</sup> AN, F/1a/3301, note de Courcel à Tixier, le 17 janvier 1945. Retransmis par Tixier au général de Gaulle : « l'excuse des visas américains permet à beaucoup de fonctionnaires qui ne sont pas pressés de rejoindre un poste... de retarder leur départ ».

<sup>31</sup> SHAT, 8 P 17, MMLA, 18/09/44, Rotival à Boislambert, *Historique de l'activité de la mission en France : aperçu d'ensemble. Il sera intégré dans le rapport d'Hettier de Boislambert du 5 octobre*.

<sup>32</sup> Hettier de Boislambert, *Les Fers de l'espoir*, op. cit., p. 457 sq. Hettier ne cite pas l'ESAL parmi les « Missions spéciales ».

<sup>33</sup> SHAT, 8 P 17, MMLA, le colonel Rotival au colonel de Boislambert, 30/09/1944.

américains comme dans les sections de la MMLA, les officiers des « *missions spéciales* » : prisonniers, déportés, réfugiés (PDR), des sections de secours, sections féminines, autres missions (industrielles, économiques) et l'équipe spéciale Alsace-Lorraine (*Liaison Team for Alsace-Lorraine*)<sup>34</sup>. Les Américains veulent limiter le nombre d'officiers attachés à leurs états-majors, ne serait-ce que pour des raisons d'économie<sup>35</sup>.

Rotival ne cache pas ses réserves à l'égard de l'ESAL. Pourtant, il reconnaît l'importance pour l'Alsace-Lorraine, qui sera située longtemps dans la zone des armées (américaines), d'une MMLA renforcée. Ce n'est donc pas l'existence de l'ESAL qu'il remet en cause, mais son rattachement à la MMLA. Pour lui il est « *illogique et même anormal du point de vue militaire de faire dépendre les officiers de la MMLA d'organismes civils...* ». Et de proposer de faire de l'ESAL, un corps spécial. Car « *le rôle de la MMLA est essentiellement un rôle de liaison entre les autorités américaines, d'une part, et les autorités françaises civiles, de l'autre* ». Et d'assurer : « *Toute autre disposition mènerait obligatoirement au chaos dans l'ordre administratif, et d'ailleurs ne pourrait en aucune manière être reconnue par les autorités américaines*<sup>36</sup>. » Voilà ce que lui a communiqué le G-5 adjoint du SHAEF, le colonel Ryan.

Tout au long du mois d'octobre, Rotival et le chef de la MMLA du 12<sup>e</sup> groupe d'armées, dont dépend la 3<sup>e</sup> armée de Patton, en Moselle, négocient avec Ryan, devenu G5-CA du 12<sup>e</sup> GA, pour aboutir le 5 novembre à un relevé de conclusions qui définit le statut des officiers MMLA. Ceux qui sont attachés aux états-majors de tous échelons bénéficient du statut des officiers américains (carte de circulation, carte d'essence, carte de PX, utilisation des mess, casernements), pendant la durée de leur affectation à l'état-major. Les seconds en bénéficient de manière indirecte, car ils sont rattachés au régi-

ment de *Civil Affairs* attachés aux groupes d'armées correspondants<sup>37</sup>. La MMLA aux armées reste indépendante et est articulée au SHAEF par un seul officier de liaison, le lieutenant-colonel Foulquiès, ce qui exclut tout officier de liaison particulier pour l'Alsace et la Lorraine. Mangeon reviendra à la charge plusieurs fois, sans plus de succès. Foulquiès rappelle à Rotival, en anglais, le 23 novembre, que, « *selon les directives données par le SHAEF, ces départements doivent être traités exactement comme une partie de la France. [Au SHAEF], nous n'avons rien prescrit de plus et si les commandants d'armées ont adopté des directives plus détaillées, cela n'a pas été de notre fait*<sup>38</sup> ». Il faut donc s'adresser aux commandements des groupes d'armées et aux armées.

## Les groupes d'armées

*Chez Patton, l'ESAL tolérée seulement*

Le général Patton (3<sup>e</sup> armée) est fort restrictif. Alors que le général Patch avait adressé une circulaire explicite aux commandants de la 7<sup>e</sup> armée<sup>39</sup>, Patton refuse de diffuser un texte analogue, demandé par le MMLA et pourtant préparé par son G-5, « *pour des raisons qui n'ont pas été données*<sup>40</sup> ».

Il exige avec vivacité que les officiers de l'ESAL arrivés à destination « *soient retirés de l'état-major de son armée et pris en charge de manière complète (rations, essence, etc.) par les autorités civiles ou militaires françaises installées en Alsace*<sup>41</sup> ». Il semble cependant que les officiers ESAL du groupe Moselle aient été rattachés aux *Town Detachments* des G5-*Civil Affairs* américains.

*Chez Patch, très bien accueillie*

Défini depuis l'AFHQ (*Allied Forces Headquarters*) d'Alger-la Bouzaréah, le régime *Civil Affairs* du débarquement en Provence n'a jamais eu la même ampleur

que celui du SHAEF : 514 officiers pour 36 départements, contre les 3 600 officiers pour 18 départements prévus pour les opérations débutant en Normandie. À tel point que l'on a pu relever : l'administration militaire devait être indirecte, elle le fut tant qu'on peut dire qu'il n'y en eut pas du tout. La 7<sup>e</sup> armée a largement sollicité l'administration française tout au long de sa campagne<sup>42</sup>.



Le général George Patton en 1945 (The Black Archives of Mid-America).

Arrivé en Lorraine, le 15 septembre, le général Patch, commandant de la 7<sup>e</sup> armée, a publié une circulaire aux chefs d'unités (et aux G5-CA) de la 7<sup>e</sup> Armée, qui exprime les principes déjà appliqués par la 7<sup>e</sup> armée depuis le débarquement de Provence :

« *Vous allez entrer en Alsace, où la grande majorité parle soit l'allemand, soit un dialecte de consonance germanique. Cependant, ayez ceci gravé dans votre esprit : les Alsaciens sont des Français et ils le sont depuis 300 ans. Ils doivent être traités comme les autres populations alliées libérées. Pas plus que dans les autres provinces de France, les Forces Américaines ne constitueront un gouvernement militaire*<sup>43</sup> ».

<sup>34</sup> AHR, AP Zuber, *Organigramme annuaire du G5-CA du 6<sup>e</sup> AG US, le 21/11/1944.*

<sup>35</sup> « Chez nous, la discipline est très stricte ! Savez vous que la consommation d'une division américaine est la moitié celle de la division Leclerc » dit un major américain au capitaine Zuber, qu'il reçoit à Lunéville au QG du 15<sup>e</sup> CAUS. AHR, A.-P. Zuber, Mémoires.

<sup>36</sup> SHAT, 8 P 17, MMLA, le colonel Rotival au Colonel de Boislabert, 30/09/1944.

<sup>37</sup> SHAT, 8 P 17, accord Ryan-Rotival-Clemençon, note MMLA à état-major du 5 novembre 1944. Les personnels américains G5-CA sont regroupés pour des raisons administratives et comptables dans des régiments fictifs.

<sup>38</sup> SHAT, 8 P 17, le lieutenant-colonel Foulquiès au lieutenant-colonel Rotival le 21 décembre 1944. « The directives given by SHAEF are that those départements should be treated exactly as a part of France. Nothing else has been given from here and if the Army commanders have issued orders giving more details, this has been not done from here. »

<sup>39</sup> AN, 3/AG/43, circulaire du général Patch du 15 septembre 1944, transmise par Jacques d'Alsace à Gaston Palewski le 9/11/1944.

<sup>40</sup> SHAT, 8P18, MMLA-ESAL, 04/12/44, lieutenant-colonel Merlin à Rotival.

<sup>41</sup> SHAT, 8P18, MMLA-ESAL, entretien téléphonique capitaine Rappart à Rotival du 12 décembre, rendant compte d'une communication du colonel Balke, chef administrative branch, 12th AG, retransmis à Mangeon.

<sup>42</sup> F.V. Donnison, *Civil Affairs & Military Government, N.W. Europe, 1944-1946, p. 93-94.*

<sup>43</sup> AN, 3/AG/43. Transmis par Jacques d'Alsace à Gaston Palewski le 9/11/1944.

Apparemment, la négociation allait donc être plus simple. Les 16 et 18 octobre, Rotival confère avec les G-5 du 6<sup>e</sup> groupe d'armées américain<sup>44</sup>. Ainsi, le 18 octobre, à Vittel, à Rotival, qui exposait la distinction entre MMLA tactique – attachée aux groupes, armées, corps d'armées et divisions – et statique – dont l'ESAL –, le G-5 adjoint du 6<sup>e</sup> groupe d'armées, le major van Dusen, pose brutalement la question : « *Ne devons-nous pas comprendre que le gouvernement français a l'intention d'établir en fait un gouvernement militaire – AMGOT – en Alsace ?* » Rotival répond : « *Ce n'est nullement le cas, les départements du Haut et du Bas-Rhin, sont français... et ils auront un préfet et un certain nombre de sous-préfets. Les deux départements seront groupés en une région dite d'Alsace*<sup>45</sup>. » Commentant son entretien du 26 octobre, Rotival reconnaît : « *Le commandement américain n'ignore pas que le général de Lattre a procédé à la constitution d'un G5-CA, avec le colonel Brissaud-Desmaillets, et d'une section Alsace-Lorraine* ». Les Américains souhaitent donc que le G-5 de la 1<sup>re</sup> armée de Lattre soit intégré dans l'ESAL pour que le dispositif soit homogène<sup>46</sup>. Mangeon impute les difficultés de l'ESAL à Rotival, qui souhaite incorporer l'ESAL dans la voie hiérarchique de la MMLA et des régiments *Civil Affairs*<sup>47</sup>. Mangeon tient à l'autonomie de l'équipe dont il est le chef et à son indépendance pour tout ce qui concerne les affaires régionales, pour lesquelles il relève des autorités civiles<sup>48</sup>.

Le 14 novembre, il se rend à Vittel accompagné des capitaines Altorffer et Zuber, et des officiers MMLA auprès du 6<sup>e</sup> GA, le général de Hesdin et le commandant de



Le général Alexander McCarrell Patch (1889-1945) vers 1945 (Pennsylvania State Archives).

Panafieu. Mangeon expose devant les G-5-CA du groupe d'armées et de la 7<sup>e</sup> armée – en anglais – la mission et l'organisation de l'ESAL. « *Dans une improvisation qui a visiblement ému l'auditoire, il a retracé les souffrances imposées aux populations alsaciennes et lorraines depuis 1940, les sacrifices qu'elles ont accepté pour résister à la germanisation, les mesures de contrainte morale et matérielle... qui leur ont été imposées par l'occupant, et les nombreux faits par lesquels elles ont néanmoins témoigné de leur fidélité à la France*<sup>49</sup>. » Le G-5 du 6<sup>e</sup> groupe et ceux de la 7<sup>e</sup> armée consentent donc à l'installation de l'équipe du Bas-Rhin auprès de la 7<sup>e</sup> armée américaine, pour un total de 12 officiers, sous réserve d'un accord similaire avec la 1<sup>re</sup> armée française pour le groupe du Haut-Rhin. En décembre, le colonel Parkman Jr., G-5 du 6<sup>e</sup> GAUS, donne connaissance, aux G-5 de la 7<sup>e</sup> armée, de la liste des officiers ESAL

du groupe Bas-Rhin et de leur localité d'implantation<sup>50</sup>, demande de « *faciliter la tâche de ces officiers* » et, de manière caractéristique, ajoute : « *Ils exerceront les fonctions qui ont été celles des officiers MMLA qui se sont déplacés avec l'armée, les corps d'armée et divisions, tout au long de notre campagne du sud de la France. Il semble donc souhaitable qu'ils soient rattachés aux détachements des Civil Affairs de ces localités* ». Et quand la 1<sup>re</sup> armée prend la suite des divisions américaines dans le Bas-Rhin, à la fin décembre 1944, les officiers ESAL sont pris en charge par elle<sup>51</sup>.

## Les rapports avec la 1<sup>re</sup> armée française

Les rapports avec la 1<sup>re</sup> armée française sont plus simples. Mangeon a rencontré à Paris le chef du G-5 de la 1<sup>re</sup> armée, le colonel Brissaud-Desmaillets, dès le 13 octobre. Début novembre, il est à Ornans, au QG de la 1<sup>re</sup> armée, où il revoit les chefs du G-5 de la 1<sup>re</sup> armée, ainsi que l'officier chargé de l'Alsace-Lorraine, le lieutenant Scheer. La 1<sup>re</sup> armée clarifie ses structures, en conservant son G-5, et même ses officiers chargés des affaires d'Alsace-Lorraine<sup>52</sup>, mais elle en restreint les compétences pour laisser la place à l'ESAL. Le général Valluy étendra cette organisation aux corps d'armées et aux divisions, dans des directives du 17 décembre qui précisent : « *les activités du 5<sup>e</sup> bureau s'exercent dans les domaines suivants : affaires civiles françaises (secours aux populations libérées ou évacuées, relations avec les autorités civiles) ; affaires civiles allemandes ; liaison avec les G-5 américains ; presse et propagande (cinéma, presse et radio) ; surveillance du moral de la troupe européenne et indigène* ». Le 5<sup>e</sup> bureau de la 1<sup>re</sup> armée fait donc partie des états-

<sup>44</sup> SHAT, 8 P 17, MMLA, le colonel Rotival au colonel Escarra, EM de la DN, le 25/10/1944.

<sup>45</sup> SHAT, 8P17, MMLA, Rotival à Panafieu, MMLA 6<sup>e</sup> GAUS, 04/11/1944.

<sup>46</sup> Le ministre de l'Intérieur, Adrien Tixier, réagit tout aussi vivement lorsqu'il apprend l'existence de ce service auprès du général de Lattre, l'administration de l'Alsace relevant du gouvernement. AN, 3/AG/40, Tixier à général de Gaulle, 20/11/1944.

<sup>47</sup> ABR, AP Schumacher. Journal de marche de l'ESAL, le 14/11/1944. « Il est incontestable que des déclarations et exposés faits par le L-C. Rotival ont dû jeter le trouble et la confusion. »

<sup>48</sup> ABR, AP Schumacher. Journal de marche de l'ESAL, le 29/11/1944. Entrevue avec le commandant Guignard et le lieutenant-colonel Merlin. « Mise au point répétée de l'indépendance technique absolue des officiers Al dans les questions d'ordre régional. »

<sup>49</sup> SHAT, 8 P 18, ESAL. PV de la Conférence tenue le 14 novembre à la G-5 du 6th AGUS. Après cette conférence, Mangeon a établi pour le G-5/CA du 12th AG (3<sup>e</sup> armée de Patton) un mémorandum en français et en anglais reprenant les propos développés.

<sup>50</sup> SHAT, 8 P 18, ESAL. Copie de la note du colonel Parkman du 14 décembre 1944, donnant l'ordre de bataille de l'ESAL à cette date : Strasbourg – Altorffer, Dollfus, Bossert ; Strasbourg-Campagne - Kaufmann ; Haguenau - Lutz, Muller ; Saverne – Bischoff, Blatz ; Wissembourg - Dissler ; Sélestat - Duvernois (Willemann) ; Erstein - Haberkorn ; Molsheim - Zuber ; Ribeauvillé - Favereau (Felsenstein) ; Sarrebourg - Thill.

<sup>51</sup> AHR, J 29 AP Paul-René Zuber, Note du colonel Brissaud-Desmaillets au commandant Altorffer, le 26 décembre 1944.

<sup>52</sup> Le lieutenant Scheer, ancien avocat, ancien chef de cabinet du maire de Lyon, Georges Villiers (déporté), mais aussi les sous-lieutenants du GMA-Suisse Alexandre Jesel, Fernand Hollweck et Fred Maurer, chargés dès janvier 1945 de « Jeune Alsace ». François Igersheim, Les Carrefours du Tilleul. Jeune Alsace résistante, Strasbourg, 2008, p. 39.

majors opérationnels et le groupe Haut-Rhin de l'ESAL assume la partie « *statique* » des *Civil Affairs*. Sous la signature du général de Lattre, le colonel Brissaud-Desmaillets rend compte au général Devers, commandant le 6<sup>e</sup> groupe d'armées américain, et au ministère de la Guerre, en une série de rapports dont la matière recouvre nécessairement les préoccupations de l'ESAL.



Le général Eisenhower (de dos) et le général de Lattre (à droite) au quartier-général de la 1<sup>re</sup> DFL à Giromagny, dans le Territoire de Belfort, fin 1944 (ADFL).

## L'ESAL, la Résistance alsacienne et les FFI d'Alsace

Les liens entre Jacques d'Alsace-Kalb, chef du service d'Alsace-Lorraine à Londres et à Alger, et les chefs de la « *Résistance alsacienne* » ou réseau Martial remontent sans doute à l'avant-guerre. Ils se sont renoués à Lyon, où Dungler et Kibler avaient établi leurs quartiers généraux<sup>53</sup>. Après les secousses de la fin 1943<sup>54</sup> et de la libération du Sud-Ouest, ses chefs sont désormais Marchal (colonel d'Ornant de l'ORA) et Marceau (Kibler), chef du réseau Martial. Mangeon ne manquera pas de saluer les chefs et hommes de la brigade Alsace-Lorraine, également issus de la « *Résistance alsacienne* », mais c'est au commandant Georges, du bataillon GMA-Suisse, qu'il s'adresse pour obtenir chauffeurs et secrétaires pour l'ESAL. Les FFI d'Alsace (FFIA), avec leurs bataillons haut-rhinois (Daniel) et bas-rhinois (François) se sont rattachés au réseau Martial<sup>55</sup>. Le commandant Marceau et le capitaine Rivière, des FFI du Bas-Rhin (Jean Eschbach), sont à Paris les 10 et 11 novembre et rencontrent Mangeon au Service central d'Alsace et de Lorraine. Le chef du groupe Bas-Rhin, Altorffer, a représenté l'ESAL à la conférence qui a réuni, le 20 novembre à Nancy, autour du chef militaire de la région Lorraine, le colonel Grandval, la MMLA (Merlin), l'ESAL et les chefs FFIA. Ils décident de l'infiltration d'un certain nombre de *Jedburghs* en Alsace pour reconnaissances, quitte à être

surpris par la rapidité de la libération<sup>56</sup>. Ils rencontreront ces chefs à nouveau à Mulhouse et à Strasbourg.

Les FFIA sont des auxiliaires indispensables pour l'ESAL et le rétablissement de l'autorité française en Alsace. Une circulaire aux unités FFI des communes d'Alsace les accrédite, en mettant l'accent sur leur origine alsacienne. N'avait-on pas vu les FFI de Strasbourg et de Mulhouse récuser des fonctionnaires non-originaux ?

« *Les officiers de l'ESAL tous originaires d'Alsace et de Lorraine, ont mission de prendre toutes mesures d'urgence en liaison avec les autorités françaises et alliées, entre autres procéder à la mise au point d'administrateurs provisoires dans les communes au fur et à mesure de leur libération. Les officiers de l'ESAL sont en liaison étroite avec nous et il est donc indispensable qu'ils trouvent auprès de tous les responsables FFI l'appui nécessaire pour l'accomplissement de leur fonction*<sup>57</sup>. »

(à suivre)

François Igersheim

### Notice biographique

François Igersheim est professeur émérite d'histoire de l'Alsace à l'Université de Strasbourg.

<sup>53</sup> François Igersheim, *Les Carrefours des Tilleuls, Jeune Alsace résistante*, op. cit.

<sup>54</sup> Dungler, agent des services de Vichy (et des Américains) éconduit par de Gaulle à Alger, a été mêlé à une intrigue de l'Abwehr et arrêté. Les bataillons de la Dordogne et de Toulouse se sont détachés du commandement du réseau Martial et ont constitué, avec Malraux, la brigade Alsace-Lorraine.

<sup>55</sup> Dont une secrétaire est Anny Schumacher (SHAT, 19 P 68), la femme de Mangeon, dont il a vécu séparé depuis son départ pour l'Espagne et Londres, sans avoir jamais divorcé. Pierre Barral, Henry Schumacher 1899-1968. Un combattant sous trois uniformes, s. d., in ABR, AP Schumacher.

<sup>56</sup> SHAT, 8P18, MMLA-ESAL, 04/12/44, lieutenant-colonel Merlin, Rotival transmettant le CR de cette réunion.

<sup>57</sup> AN, F/1a/3299, ESAL à ministère de l'Intérieur, 02/12/1944.

## Appel à contributions

Héritière de la *Revue de la France Libre*, organe de l'Association des Français Libres de 1946 à 2000, *Fondation de la France Libre* publie des articles consacrés à l'histoire de la France Libre, de son chef, le général de Gaulle, de ses membres et de ses combats, jusqu'à la victoire de 1945.

Longtemps organe de la mémoire française libre, la revue se veut aujourd'hui un relais entre cette mémoire, la recherche scientifique et la vulgarisation de la connaissance historique.

Les auteurs désireux d'y contribuer doivent adresser leurs propositions d'articles :

à l'adresse électronique suivante : [sylvaincornil@free.fr](mailto:sylvaincornil@free.fr)

ou par courrier postal à : Fondation de la France Libre 59 rue Vergniaud 75013 Paris.

## Le sacrifice du BM24

### La bataille de la 1<sup>re</sup> DFL dans la plaine d'Alsace

#### Octobre 1944 : entrée en lice du BM24

La jonction des forces alliées venant de Normandie (opération *Overlord*) et celles de Provence (opération *Dragoon*) a eu lieu le 12 septembre 1944 à Montbard (Côte-d'Or) sur le canal de Bourgogne. D'un côté, venant de l'ouest, arrivait un peloton du 1<sup>er</sup> régiment de marche des spahis marocains de la division Leclerc ; de l'autre, remontant du sud, la reconnaissance du 2<sup>e</sup> escadron du régiment de fusiliers-marins de la 1<sup>re</sup> division française libre (1<sup>re</sup> DFL).

C'est à 13 heures que l'officier de liaison de la 1<sup>re</sup> armée de Lattre, Ève Curie, fille de Pierre et Marie, détachée au 3<sup>e</sup> bureau de la DFL et en mission au 2<sup>e</sup> peloton de

Dès cette rencontre entre Français, il était prévu que le commandement des forces en présence soit réorganisé et que cet ensemble revînt au général américain Eisenhower. L'aile droite du dispositif devenait le 6<sup>e</sup> corps d'armées américain (6<sup>e</sup> CAUS) du général Devers ; elle comprenait la toute nouvelle 1<sup>re</sup> armée française, ex-armée B, qui avait débarqué à Cavalaire, au mois d'août.

La difficile organisation des relèves, véritable jeu de taquin, compliquée par la crise des transports (manque de moyens et d'essence), resta longtemps contrariée par les pluies torrentielles qui s'abattaient sur l'est de la France. Avec retard, on remplaça la 45<sup>e</sup> DIUS par la 1<sup>re</sup> DFL sur la rocade de Lure (Haute-Saône) qui figurait la ligne de front le 20 septembre.

Le BM24, placé en réserve de la DFL, était encore affecté à Lyon.

Ce bataillon de tirailleurs est le puîné d'un régiment issu de la Côte française des Somalis, qui s'est ralliée à la France Libre au début de 1943. Baptisé BM24 en Égypte, il s'équipa de matériels britanniques. La vigoureuse campagne d'Italie de ces « *coloniaux* » est décrite avec enthousiasme dans le journal de marche de l'aspirant Paul Tripier, tué à l'assaut de Poggio Lufone, quelques jours plus tard.

Commandés par le chef de bataillon Sambron, les soldats noirs avaient montré une fois de plus leurs qualités de combattants farouches au cours des batailles d'Hyères et de Toulon, en août 1944.

Le 21 septembre, en Franche-Comté, de Moffans à Servance, leurs camarades de combat des brigades Delange et Bavière, qui tentaient de franchir la crête de collines boisées, se cassaient le nez sur les retranchements fortifiés d'éléments de la 19<sup>e</sup> armée allemande du général Weise. Comme à son habitude, la *Jeep* du commandant de la 1<sup>re</sup> DFL, flanqué de son ordonnance, le sous-lieutenant acteur Jean-Pierre Aumont, était sur place. Diégo Brosset parcourait tous les jours, sans relâche, sa ligne de front pour encourager ou pour engueuler, selon ce qui s'imposait.

Pour conquérir et aller de l'avant avec sa division, le général avait besoin, au bas mot, de 50 000 litres d'essence par jour. C'est dire combien les citernes du train logistique, qui arrivaient du sud au compte-gouttes, étaient attendues par les stratèges de son état-major ! C'est ainsi que, favorisée par des élans brisés par manque de carburant, l'organisation Todt avait eu le temps d'achever des défenses en dur, de disposer des abattis et de les piéger avec des mines.

La main d'œuvre forcée, réquisitionnée localement sans ménagement, avait renforcé une ligne de 25 km de fortifications de campagne, tandis que Weise rassemblait ses traîneurs pour barrer la Trouée de Belfort.

Les hommes de la DFL arrivés sur place portaient encore la tenue d'été anglaise. Mouillés et transis, ils se protégeaient par une toile personnelle à peine étanche, d'où, sous les grains, ils maudissaient les intendants qui avaient laissé leurs vêtements de rechange sur la plage de Cavalaire, à plus de 600 km !



Jonction de la 1<sup>re</sup> DFL et de la 2<sup>e</sup> DB à Nod-sur-Seine (Côte-d'Or) le 12 septembre 1944 (ECPAD).

chars du lieutenant de vaisseau Savary, participa à cette rencontre historique qui, il faut le dire, était attendue.

Quelque temps plus tard, à Champeaux, la *Jeep* du général Brosset, commandant de la 1<sup>re</sup> DFL, se retrouva nez à nez avec un half-track du régiment de marche du Tchad.

Un front continu était maintenant établi de la frontière de la Suisse à la Mer du Nord. Les Alliés avaient pénétré en Belgique et au Luxembourg, mais l'est de la France restait encore sous le joug nazi.

Faute de ravitaillements réguliers en carburant et en munitions, les brigades de Brosset étaient éparpillées et progressaient seulement au rythme d'une logistique déficiente mais qui faisait, hélas, ce qu'elle pouvait. Certains bataillons d'infanterie parcouraient leurs étapes à pied pour atteindre, pendant qu'il était encore temps, les points de contact probables avec l'armée d'occupation allemande qui se défilait en désordre vers la trouée de Belfort, pour reprendre son souffle et se refaire.

Les plus touchés par les intempéries et le manque d'habits chauds étaient naturellement les tirailleurs. Raidis par le froid, ils perdaient en réactivité. Pour l'état-major, la volonté amoindrie des plus courageux incitait à leur remplacement avant le gros de l'hiver. Cette relève était prévue de longue date, et on pouvait déjà trouver à portée de mains de nouvelles recrues qui terminaient leurs classes au sein de la 3<sup>e</sup> brigade volante du commandant Babonneau.



Le général Brosset durant la campagne des Vosges (DR).

Le 25 septembre, la ligne de feu s'était stabilisée, les hommes avaient reçu l'ordre de s'enterrer sur place et de se préoccuper de la seule défensive : on attendait des munitions, chacun savait que les réserves sur place étaient insuffisantes pour repousser une forte attaque.

À Cubry, le général de Gaulle était venu inspecter les hommes de Brosset, cérémonie toujours marquée de gravité qui était l'occasion pour le Général de récompenser, selon un rituel qu'il avait créé en novembre 1940 : « *Nous vous reconnaissons comme un de nos compagnons pour la libération de la France...* ». C'est le chef d'escadron André Thoreau, de la compagnie du QG 50 de la DFL, qui était mis à l'honneur dans ce village du Doubs.

Le 26, le glissement de la 7<sup>e</sup> armée américaine décalait la 1<sup>re</sup> armée française sur sa gauche. Cette correction d'espace imposait le déplacement de la 1<sup>re</sup> DFL et la conquête immédiate du village de Lyoffans. C'est la mission qui a échoué au BM4 du commandant Buttin.

Le combat de rues engagé par les SS, qui se défendaient pied à pied, impliquera finalement l'ensemble de la 2<sup>e</sup> brigade Bavière. Face à l'incertitude de pouvoir chasser les Allemands de tous les villages situés à l'ouest de la Forêt de Chérimont,

Brosset faisait alors donner la puissante 4<sup>e</sup> brigade du colonel Raynal.

La rage de la *Wehrmacht* et des SS, aiguillonnée par une météo détestable, rendait inopérantes les contre-attaques françaises, menées, la plupart du temps, par des Africains épuisés et des unités FFI sous-équipées et peu instruites pour contrer efficacement un ennemi expérimenté qui utilisait sa tactique éprouvée : bouchon antichars, pose d'obstacles et pièges divers, minage, snipers et embuscades.

Régulièrement, les abattis minés mettaient en danger les chars du 1<sup>er</sup> régiment de fusiliers-marins. Les marins du capitaine de corvette de Morsier, impatients d'en découdre, préféraient contourner les obstacles au lieu de mener des attaques frontales ; les champions locaux de ces manœuvres improvisées étaient les pompons rouges du 2<sup>e</sup> escadron, commandés par l'enseigne de vaisseau Barberot.

Devant Ronchamp, les Allemands s'étaient ancrés solidement derrière leurs défenses et le commandant de la 4<sup>e</sup> brigade, de son PC d'Andornay, devra s'y reprendre à deux fois pour s'emparer de ce village-clé. Le BM24 était de la partie.

Pour cela, Raynal avait dû revoir son dispositif et, en attendant, Brosset piaiffait d'impatience.

## Le BM24 dans la bataille des Vosges

Dans la soirée du 1<sup>er</sup> octobre, le commandant Coffinier, récent commandant du BM24, partait du Fort Lamothe de Lyon, avec un bataillon maintenant au complet. D'une seule traite, portés par les camions du 1<sup>er</sup> escadron du train (commandant Dulau), les hommes venaient se mettre aux ordres de Raynal pour participer activement à la bataille des Vosges, en fait à la deuxième attaque de Ronchamp.

Pendant tout le mois de septembre, le bataillon a recruté des jeunes volontaires français et commencé à se « blanchir », en prévision de sa campagne d'hiver. Ce « blanchiment », terme consacré du moment, consistait à remplacer poste pour poste, une compagnie de tirailleurs par une compagnie d'Européens.

Le BM24 n'était pas le seul bataillon concerné, c'était un plan d'ensemble qui concernait les cinq bataillons de marche coloniaux, les éléments tahitiens et calédoniens du bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique (BIMP), des servants du train et de l'artillerie, des aides-médicaux, soit 6 000 hommes environ.

L'enfilade Ronchamp-Champagne est un verrou, c'est un couloir étroit entouré de collines et parsemé de pièces d'eau.

Les vallées disparaissaient souvent sous le brouillard. À partir du 3 octobre, le froid, l'humidité et le manque de munitions faisaient suspendre à nouveau les attaques. Les « *guitaristes* » du BIMP, commandés par le chef de bataillon Magendie, et les « *nordafs* » du 22<sup>e</sup> bataillon de marche nord-africain (BMNA), commandés par le commandant Bertrand, n'échappaient pas non plus aux évacuations sanitaires pour pieds gelés.

Plus au nord, la 7<sup>e</sup> armée américaine, en difficulté devant Gérardmer, reportait son effort vers Saint-Dié et provoquait un nouveau glissement de la DFL, qui était renforcée par des fantassins issus d'unités FFI. La 3<sup>e</sup> brigade volante accueillait quatre nouveaux bataillons et deux escadrons de chars de la 1<sup>re</sup> DB. La brigade Raynal établissait son PC à La Côte, au sud de Ronchamp. L'état-major n'en bougera plus jusqu'au 19 novembre.

Une « *drôle de guerre* » s'installait entre points d'appuis sur les crêtes ou sous-bois sombres des cuvettes. Heureusement que, par roulements (deux compagnies en ligne et une en réserve), la réserve pouvait quitter ses trous fangeux et séjourner dans le village de l'arrière. Là, on essayait d'oublier pour quelques jours la morosité et l'ennui de la garde en défensive, pour goûter aux plaisirs simples comme celui de se laver et de porter des vêtements secs.



Le colonel Raynal, commandant la 4<sup>e</sup> brigade (ADFL).

Le froid s'était installé durablement, le thermomètre ne montait plus au-dessus de zéro. Les derniers tirailleurs encore en ligne souffraient le martyr. Pas pour longtemps. Le 10 novembre, les remplacements étaient partout réalisés.

En ligne, pour sonder « *ceux d'en face* », il était pratiqué régulièrement une séance dite « *d'agitation du secteur* » ; elle consistait – par des tirs provocateurs – à inciter (exciter aussi !) l'ennemi au tintamarre, pour qu'il réponde en riposte. Cela marcha jusqu'au 18 après-midi, où une patrouille du BM24, à la recherche du

contact au nord de Champagny, se rendit compte que les Allemands avaient quitté les lieux à la faveur de la nuit.

La reprise de l'avancée de la DFL fut fixée au 19. Le 20, un grand malheur fondait sur la DFL, Brosset se tuait dans un accident de voiture. C'est le général Garbay qui terminera la rude campagne des Vosges et la prise de Belfort.

En deux mois, les opérations avaient coûté à la DFL 381 tués, 1748 blessés et 11 disparus.

Le 23, Leclerc investissait Strasbourg, le serment de Koufra était tenu. La ville fut nettoyée en deux jours, jusqu'à la reddition du général allemand Vatterodt, retranché au Fort Ney.

## Le BM24 fait un aller-retour entre le Bordelais et l'Alsace

Le sort des armes paraissant maintenant favorable aux Alliés, et pour répondre à une volonté du général de Gaulle, la DFL recevait une nouvelle mission et partait se regrouper à l'ouest autour du général de Larminat. Du 11 au 18 décembre, la division fit route vers la côte atlantique. Les FFI manquant de moyens lourds pour y réduire les poches de résistance allemande, c'est finalement la 1<sup>re</sup> DFL qui avait été choisie pour neutraliser Royan.

La mission sera de courte durée. Dès le 16 décembre, les Américains devaient faire face à un violent assaut du général von Rundstedt en Belgique et en Lorraine. La surprise des Alliés était totale. Le général américain Devers n'avait pas de réserves. Sur ordre, de Lattre déplaça la division Leclerc, postée au sud de Strasbourg, pour la ramener en soutien des Américains et rappela d'urgence la DFL pour remplacer la DB sur sa ligne de défense.

Pour s'assurer une large et rapide victoire dans les Ardennes puis la reconquête de Strasbourg, la 19<sup>e</sup> armée allemande s'était renforcée d'éléments très expérimentés venus du Reich, les divisions *Gross Deutschland* et *Reichsführer SS* ; à partir du 7 décembre, neuf divisions de fantassins et deux brigades de *Panzer* avaient pris le pas de tir.

Le 16 décembre, sur le front belge, submergeant les unités américaines du général Middleton, trop sûres de l'imminence de l'effondrement prochain de l'armée d'Hitler, le maréchal Model et ses vingt divisions s'offraient un saillant profond dans le dispositif d'Eisenhower. Le sentiment que les Allemands avaient perdu la guerre était tellement fort dans le camp allié que nul

n'avait pris en compte – pas même le responsable du 2<sup>e</sup> bureau – que la machine Ultra<sup>1</sup> avait intercepté des messages de demandes à la *Luftwaffe* pour protéger le transit de divisions allemandes. Dans le camp allié, un seul avait eu un pressentiment désagréable, le général Patton, commandant la 3<sup>e</sup> armée américaine.

Ainsi, pour raccourcir un front devenu subitement trop large, ne pas compromettre l'entrée de la 7<sup>e</sup> armée américaine de Patch en Allemagne et protéger le port d'Anvers, Eisenhower décida de faire glisser vers le nord-ouest ses corps d'armées. En une semaine les Américains réussirent le coup de force de déplacer 250 000 GI's et quelques milliers de chars et camions, sur une distance de 100 km.

Le 22 décembre, le 3<sup>e</sup> CAUS de Millikin engageait la riposte sur un front de 30 km, les yeux rivés sur Bastogne, au croisement des sept routes d'invasion qui traversent les Ardennes. C'est là que la 5<sup>e</sup> *Panzer Armee* du général Von Manteuffel avait pris au piège un groupe de combat de Middleton, c'est là fut-il décidé qu'Eisenhower stopperait l'avancée de la 6<sup>e</sup> *Panzer Armee* du général Sepp Dietrich.

Ce glissement des corps d'armées aurait pu avoir de graves conséquences pour les Strasbourgeois et les habitants de villages alsaciens, menacés dès lors d'être abandonnés à un sort funeste. Heureusement, la forte volonté du général de Gaulle fit annuler la décision d'Eisenhower d'abandonner Strasbourg et une partie de l'Alsace.

Le 23 décembre, par convoi ferroviaire en provenance de Jonzac, la DFL arrivait pour défendre l'Alsace. Le 26, le BM24 descendait du train à Lunéville. Par camions, le bataillon venait relever le groupement tactique du colonel Dio, de la division Leclerc, posté à Obenheim, sur sa ligne de défense avancée, face au Rhin.

C'est la 103<sup>e</sup> compagnie du train qui assura les mises en place de la DFL et délivra les ravitaillements en essence et en munitions. Du 27 au 30, les tringlots cantonnaient à Méné-sur-Belvitte avec leurs *Ford* et *Chevrolet*.

Les sections du train organisaient les longues norias de ravitaillements entre Lure et Marseille.

La veille du premier de l'an 1945, après un voyage sur routes verglacées, Garbay regroupait sa division autour de Baccarat. Le BM24 franchit le col de Sainte-Marie-aux-Mines par un froid intense, nuit tombée, sans feux, et descendit en direction



Le général Garbay (ADFL).

de Sélestat. Puis, selon le plan d'opération des unités fixé par le 4<sup>e</sup> Bureau, il déposait les hommes aux lieux assignés.

À Obenheim, un échelon du BM24, arrivé en précurseur en longeant la lisière du bois, par le chemin vicinal de Gerstheim à Daubensand, avait rencontré le maire, Oscar Weber. Coffinier, qui avait pris la suite de Dio, plaçait ses mitrailleurs aux deux extrémités du village, à l'ouest à l'intersection des rues de Daubensand et de Strasbourg, à l'est à proximité du pont qui mène vers Daubensand et le Vieux Rhin. Les secteurs nord et sud étaient couverts par les villages de Gerstheim et Boofzheim.

Les soldats logeaient chez l'habitant. Les Allemands marquaient régulièrement leur présence en incendiant les hangars des fermes de la périphérie. La présence des soldats récemment arrivés rassurait à moitié : les nouveaux venus n'avaient pas la puissance de feu du groupement précédent.

Le 31 décembre à 23 heures, Hitler déclenchait l'Opération *Nordwind* (« *Vent du nord* ») sur un front de 80 km entre Sarrebruck et Strasbourg. C'était l'occasion pour le haut-commandement allemand de reprendre Strasbourg par une tenaille, une branche de la pince au nord de la ville, l'autre au sud.

Pour Garbay, le front à tenir était d'environ 50 km entre Plobsheim et Sélestat. C'était trop étendu et difficilement défendable avec si peu d'hommes et de moyens. Son chef d'état-major, Saint-Hillier, parlait de positionnement difficile

<sup>1</sup> C'est-à-dire la machine Enigma, Ultra étant la désignation adoptée par le renseignement militaire britannique pour désigner les renseignements obtenus en cassant le cryptage des communications radio ennemis (NDLR).

sur lequel aucune erreur d'appréciation ne serait permise : au nord, jusqu'à Rhinau, la ligne de défense suivait les rives du Rhin, obstacle naturel, certes, mais que les Allemands connaissaient bien par leurs incursions nocturnes ; au sud, la ville de Sélestat, ouverte sur un delta de l'Ill et au canal de décharge du Rhin dont ils étaient maîtres ; et entre les deux secteurs, une plaine marécageuse, boisée, qui laissait un étroit couloir de circulation sud-nord vers Strasbourg, sans doute idéal pour une attaque de blindés et de fantassins portés.

Le meilleur positionnement pour Garbay aurait été d'utiliser la ligne de défense naturelle de l'Ill, cette position offrait en effet le double avantage de raccourcir la ligne principale et de pouvoir contrôler plus sûrement les ponts de passage sur la rivière. Ce positionnement de bon sens avait pour inconvénient de laisser sans défense les villages les plus orientaux de la zone. De Lattre trancha : « *conserver coûte que coûte le terrain libéré récemment* », autrement dit défendre les villages entre Rhin et canal, entre canal et Ill. Ce qui, dans la situation présente, faisait prendre de grands risques aux soldats de la DFL. Cette décision sans appel – mixage d'attitude politique et de sentimentalisme – ne fit pas l'unanimité.

La ligne de résistance s'étirait de Krafft à Sélestat, en passant par Gerstheim, Obenheim, Boofzheim, Rossfeld, Kogenheim et Ebersheim. C'était sur ce front peu maniable que Garbay devait donc s'ancrer. Le 2 janvier 1945, il décida de n'engager que deux brigades et de réserver le gros de la 1<sup>re</sup> brigade. Au nord, entre Rhin et Ill, il posta la brigade Raynal, un escadron du 1<sup>er</sup> RFM et un groupe d'artillerie de 105 ; au centre, aux avant-postes, entre Rhin et canal de décharge, le BM24 (commandant Coffinier) et deux détachements de la brigade FFI « *Alsace-Lorraine* » (colonel Berger, alias André Malraux). Au sud, se plaçaient le BIMP (commandant Magendie) et le BM21 (capitaine Fournier).

Sous Benfeld, le groupe du lieutenant-colonel Simon tenait sur l'Ill un secteur charnière formé de trois villages (Huttenheim, Sermersheim et Kogenheim) qui étaient occupés par des éléments du 8<sup>e</sup> chasseur, du 3<sup>e</sup> BLE (commandant Lalande) et du 11<sup>e</sup> régiment de cuirassiers (commandant Geyer-La-Thyvollet).

Entre Ebersmunster et Sélestat, la 2<sup>e</sup> brigade (lieutenant-colonel Gardet) renforcée d'un groupe de 105, s'établissait en flaqueur nord de Sélestat.

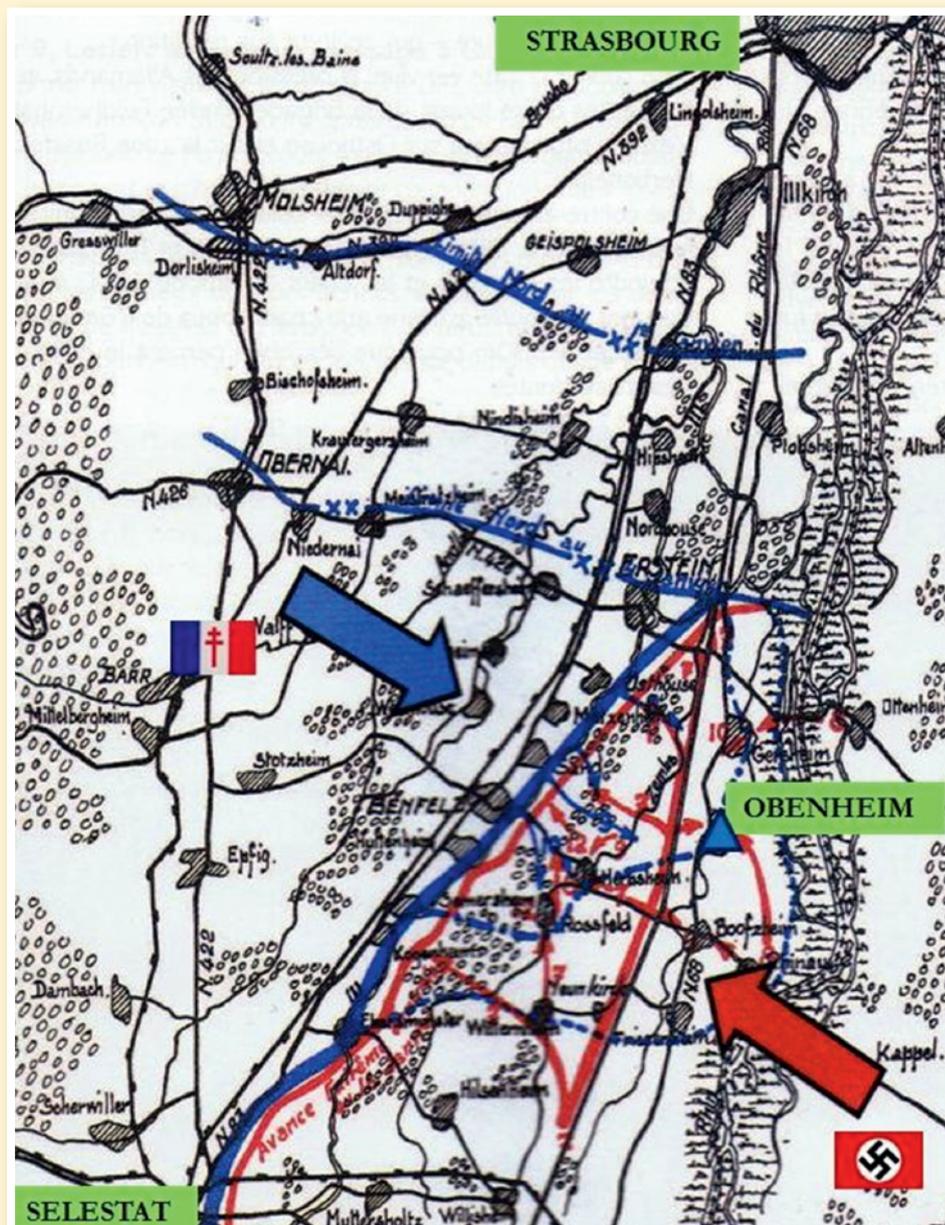
La réserve, aux ordres du colonel Delange, comprenait trois escadrons blindés du 1<sup>er</sup> RFM, des éléments du 8<sup>e</sup> chasseur, qui étaient stationnés dans la région de Barr, et le 1<sup>er</sup> RA – moins deux groupes – déployés derrière l'Ill, dans les trois villages charnières. En tout, 13 207 hommes.

Cette disposition – au mieux des ordres de la 1<sup>re</sup> armée et des moyens disponibles – était fragile. Garbay et ses officiers d'état-major le savaient. La pénétration d'une colonne rapide allemande dans l'axe d'une sorte d'entonnoir naturel entre Rhin et Ill pouvait mettre en péril tout son système de couverture du sud de Strasbourg.

Les officiers français ignoraient tout des unités en présence au sud de la ligne des villages Neunkirch-Friesenheim. À la relève, le secteur avait été donné comme

calme depuis un mois environ, un air de déjà vu fait de routines de la guerre de position. Dès le 3 janvier, les Français organisaient leurs points d'appui, déroulaient les barbelés, plaçaient des abattis et semaient des mines. Les villages et les bois environnants étaient les seuls endroits propres à installer des défenses sur cette plaine noyée d'eau, aux prairies recouvertes de neige glacée et où il faisait en moyenne -15° dans la journée. Les hommes de Garbay n'étaient toujours pas équipés pour combattre avec cette température.

La priorité de la logistique s'étendait – faute d'autres fournitures – aux seuls munitions et essence. Les chaussures adaptées et les tenues camouflées blanches restaient un luxe non réservé aux Français Libres. Pour être moins repérables, les hommes avaient, avec



Carte de la bataille d'Obenheim (montage de Guy Crissin).

astuce et débrouillardise, créé des surbottes, des houppelandes et des couvre-casques de tissus blancs dont la matière première avait été empruntée aux lingeries des villageois.

Les chars et les véhicules étaient badigeonnés tant bien que mal à la chaux et à la peinture blanche. Un camouflage de fortune !

Comme pour faire mentir les prédécesseurs, la nuit du 3 au 4 janvier fut illuminée par des tirs de harcèlement venus du secteur sud. Pour des raisons tactiques, le 15<sup>e</sup> régiment américain, qui couvrait le sud de Sélestat, avait été déplacé. La DFL recevait 12 km de plus à défendre ! En compensation, la 1<sup>re</sup> brigade était dotée d'un renfort d'artillerie. Heureusement, devant le dénuement notoire de l'artillerie divisionnaire de la DFL, le colonel Crépin, de la 2<sup>e</sup> DB, avait eu l'élégance, à son départ, de céder 15 000 obus de 105 à Bert, l'artilleur de Garbay.

Le 5 janvier, au nord de Strasbourg, le groupe d'armées *Oberrhein*, commandé par le *Reichsführer SS* Himmler, traversait le Rhin en enfonçant la ligne de défense alliée, et, comme de juste, sur la ligne de séparation du commandement opérationnel entre la 7<sup>e</sup> armée américaine de Patch et la 1<sup>re</sup> armée de Lattre, espace de faiblesse connu, classique sur tous les théâtres ! Là, les Allemands creusaient rapidement la poche de Gamsheim, où s'étaient engouffrées la 553<sup>e</sup> division et la 21<sup>e</sup> *Panzer*.

Au sud de Strasbourg, jusqu'au soir du 6 janvier, les points d'appui avancés de la DFL avaient été « *tâtés* » par des hommes en cagoule blanche, sans doute à la recherche de renseignements sur le dispositif récent mis en place par Garbay. La section de l'aspirant Brondeau, avant-poste du BIMP à Neunkirch, fut surprise par des infiltrés qui enlevèrent cinq hommes et dérobèrent deux fusils-mitrailleurs. On tripla les gardes.

Autour de Rhinau et de Boofzheim, toutes les patrouilles à quatre hommes se faisaient accrocher. La pression était si forte que la section de voltigeurs du sergent-chef Pierre Pinguet, de la 3<sup>e</sup> compagnie, reçut l'ordre de venir renforcer la défense d'Obenheim.

L'artillerie allemande semblait, depuis peu, avoir une prédilection pour le village de Boofzheim qu'elle gratifiait régulièrement de quelques centaines d'obus bien ajustés. Cette étrangeté, qui intriguait le capitaine Tencé, conduira à la découverte, dans le temple, d'un observateur allemand qui réglait à distance les tirs de sa compagnie sur les points stratégiques du village. Il s'avéra vite que le BM24 n'avait aucune chance de résister si ses

unités, dispersées volontairement par le plan de défense original, restaient éparpillées. Les villageois du sud ne s'y trompaient pas. Pour certains, l'exode avait déjà commencé.

Le PC de la 3<sup>e</sup> compagnie, installé dans la cave de la boucherie Weiss à Boofzheim, devra se transporter lui aussi vers Coffinier. Le capitaine Tencé le rejoindra à Obenheim, par la route du sud, avec hommes et matériels, le 9 janvier à 2 heures.

## Obenheim

L'alerte est donnée par le guetteur « *sonnette* » à Neunkirch puis par le veilleur du clocher du temple protestant d'Obenheim. L'opération *Sonnenwende* (« *Solstice* ») vient d'être déclenchée.

Effectivement, le 7 janvier, alors que le jour est à peine levé, des soldats en tenue camouflée blanche avançaient sur la neige glacée, tandis que, plus loin, des chars de type *Panther* remontent vers le nord-est ; tous les observateurs d'artillerie postés dans les clochers voient défiler des *Jagpanther*, chars chasseurs de chars, suivis d'une colonne chenillée de l'infanterie portée.

On saura plus tard qu'il s'agit de la puissante *Panzerbrigade 106 Feldhernhalle*, commandée par le colonel Frantz Bäke.

Les véhicules, peints en blanc, progressent du côté ouest du canal de décharge, dans le dos des hommes de Coffinier et de Malraux, qui se tiennent prêts à résister dans Obenheim et Gerstheim. Les Français sont superbement ignorés par le gros de la colonne allemande, tout à son objectif sans doute : les fantassins allemands foncent vers le nord.



L'écluse n° 75 (© Guy Crissin).

Pour être informé en temps réel, Coffinier a fait installer, dès son arrivée à la mairie d'Obenheim, un réseau téléphonique d'une vingtaine de kilomètres et des postes radio à chaque point d'appui. Les postes de surveillance installés depuis quelques jours aux écluses n° 75 et 76 du canal, confiés à deux sections, sont progressivement neutralisés par des voltigeurs alle-

mands soutenus par un 88 mm de char. Vers 11 heures du matin, devant l'avance allemande, les soldats doivent se résoudre à faire sauter le pont de Sand. C'est l'œuvre réussie du soldat Lucien Papillon.

Coffinier est maintenant coupé de ses arrières. Les explosions ont emporté la liaison téléphonique qui le reliait à Raynal. Reste heureusement la liaison radio entre les observateurs de tirs ; il faudra cependant s'essayer aux rafistolages de câble de ce côté-ci du canal. Le soldat Paul Chavanon va s'y employer. La défense des écluses d'Obenheim a coûté un mort et 11 blessés au BM24.

L'ennemi est globalement identifié : la 198<sup>e</sup> division d'infanterie et des groupes d'assauts spécialisés ; outre les chars de la 106, sont signalés des automitrailleuses porte-*Breda* de 20 mm, des chars lance-mines – une redoutable force de frappe.

La direction générale du mouvement semble indiquer que franchir l'Ill au plus tôt, à partir de la plaine d'Alsace, puis attaquer directement Strasbourg, par la route principale qui traverse Benfeld, sont les objectifs du général von Maur, qui manœuvre l'assaut en tenaille depuis son PC d'Aix-la-Chapelle.

L'attaque immédiate du BIMP à Rossfeld et Herbsheim montrent que l'état-major du général Ulrich Kleemann, commandant toutes les unités de la *Feldherrnhalle*, avait bien senti qu'il pouvait passer sans trop de dommages au milieu du dispositif des Français Libres.

Dès le début janvier, le lieutenant Monier, commandant une section de la 1<sup>re</sup> compagnie du génie, avait reçu pour mission d'aller soutenir les marsouins du BIMP à Herbsheim, bientôt vidée d'habitants, pour piéger les limites extérieures de la zone de défense et implanter des postes de tirs.

Aujourd'hui, comme il fallait s'y attendre, les batteries françaises sont visées d'emblée.

Les fantassins de la compagnie Roudaut du BIMP et les bigors de la batterie 105 du lieutenant Ravix sont rapidement réduits à défendre leurs positions à l'arme légère. Dans les ruines des premières maisons alsaciennes, ils ne peuvent que subir les 88 mm des *Tigre* et les mortiers des *Panzergranadiers*. L'arrivée opportune du peloton de chars légers *Bokanowski* sauve momentanément la situation.

Le pont sur la Zembs, qui a explosé, coupe Herbsheim en deux mais retarde seulement le débouché sur Benfeld, les commandos allemands n'hésitant pas à franchir la rivière, eau glacée à mi-cuisse.

La nuit tombée, ils n'ont cependant pas réussi à faire place nette à Herbsheim.

Garbay y affecte en soutien le BM11 du capitaine Boucard et le groupement n° 5 du colonel Mossé, de la 5<sup>e</sup> DB. C'est bien maigre pour espérer contenir l'ennemi, mais c'est tout ce qu'il a !

À 5 km au nord, les *Panther*, sans doute un peu surpris de trouver le pont d'Osthouse solidement défendu, poursuivent vers Erstein puis Krafft pour tenter d'atteindre la route directe de Strasbourg, dont la cathédrale est seulement maintenant distante de 15 km.

Les Allemands font face partout à des ponts très défendus, parfois coupés. Ils sont accueillis toujours par des tirs nourris. À Krafft, en fin de matinée, les Français ont eu chaud, deux chars *Tigre*, qui allaient franchir le canal, ont vu le pont s'écrouler juste sous leurs chenilles par un minage réussi *in extremis*.

La compagnie Lafaurie, avec les mitrailleurs, aidés par les charges explosives des sapeurs, venaient d'interdire le dernier passage qui mène rapidement à Strasbourg.

L'un des deux *Tigre*, incendié sur place, ponctuera longtemps ce revirement.

Une ultime tentative allemande sur Osthouse échoua le lendemain. Là, le BM21 montra que l'on ne mollissait pas non plus de ce côté-là.

Cette avancée éclair allemande, qui jouait sur l'effet de surprise, mais délaissait la sûreté des arrières, pouvait maintenant devenir un piège mortel pour les deux divisions allemandes, qui n'avançaient plus dans la tête de l'entonnoir.

Les Allemands ne s'y trompèrent pas. Le changement d'objectif ne se fit pas attendre : les Panzergrenadiers du 308<sup>e</sup> régiment, soutenus par les *Panther* et les *Tigre*, s'en retournèrent pour conquérir Herbsheim, bastion de résistance entre canal et Ill, et verrou propice à leur encerclement.

Il ne faut pas être devin pour prédire que la bataille de la plaine allait se jouer dans un quadrilatère borné par les villages de Sand, Rossfeld, Boofzheim, Obenheim et centré sans doute sur Herbsheim. C'est-à-dire là où les Allemands comptent être les plus puissants.

Le 8, du côté est de la plaine au bord du Rhin, les Allemands, qui occupent maintenant Daubensand et Boofzheim, sont à la porte de Gerstheim. Les groupes d'assaut qui avaient été détachés sur la rive droite du canal, entre Rhin et Ill, sont à pied d'œuvre : au sud, les groupes Noak et

Deutsch, à l'est les SS de Lutner ? Le BM24 est encerclé aux trois quarts. Il faudrait ouvrir l'étau qui se resserre sur Obenheim. Une tentative menée par les marins du 1<sup>er</sup> RFM échoue.

Garbay demande alors à Monsabert, commandant du 2<sup>e</sup> CA, d'autoriser un repli au nord vers Gerstheim, où il serait plus facile de soutenir le bataillon à partir de Krafft. Refusé.

Le bataillon reste sur place pour y « *résister sans esprit de recul* ».

Coffinier ordonne le retour des éléments Valmy et Verdun de la brigade Malraux, mais les *Panther* et *Tigre* sont déjà dans Gerstheim dès le 9 au matin. Dans la soirée, attaqués par dix chars et deux compagnies d'infanterie, les FFI avaient décroché par les bois marécageux des bords du Rhin. Une centaine d'entre eux rejoindront la ligne française à Plobsheim.



Pierre Coffinier, commandant du BM24, lors d'une allocution, en 1944 (ADFL).

Sur toutes les limites du quadrilatère, les commandos spécialisés ennemis viennent, dans la nuit glaciale, couper les barbelés de protection et s'infiltrer dans les bois de Rossfeld, d'Herbsheim et d'Obenheim. Quelquefois repérés, les commandos sont chassés à la grenade ; les réservoirs des mitrailleuses à eau, gelés, sont inutilisables.

Le 9, Garbay monte une troisième opération pour dégager Coffinier. Le plan consiste à faire se rejoindre le BM11 (capitaine Boucard), soutenu par un groupement de chars de la 5<sup>e</sup> DB (colonel Mossé), et la compagnie Charlet, couverte par la section Vilain.

Le lieu de convergence est le canal à la hauteur du pont détruit de Sand, à un kilomètre du village.

Après une intensive préparation d'artillerie divisionnaire, les soldats atteignent à

12 heures le point de rencontre, soit après deux heures de progression à couvert sous des feux intenses d'infanterie et d'artillerie. Hélas, ce débouché a été bien perçu par les Allemands, et Charlet se retrouve nez à nez avec un char *Tigre* en défilement derrière la levée haute de l'autre berge du canal ; les deux ennemis sont séparés par la profondeur du canal, pour l'heure infranchissable.

Après quelques tentatives de tir au bazooka, le soldat Garcia parvient à décheniller le *Tigre*, qui sera aussitôt pris en remorque par un chasseur de chars. De son côté, Vilain est sérieusement accroché dans le bois de Steigert, au sud d'Obenheim.

Les amis ne sont pas au rendez-vous. Le lieutenant-colonel Simon, qui commande le groupe mixte, a été pris à partie dès sa sortie de Sand. Malgré son avancée, le BM11, parvenu à 1 500 mètres du canal ne pourra pas rejoindre le BM24. Pour Charlet et Vilain, qui ont espéré toute l'après-midi sous la mitraille, la situation est devenue intenable. Coffinier profite de la nuit tombante pour ordonner le retour à Obenheim, embrasé par des feux de charpentes.

L'addition en perte d'hommes est lourde.

La journée a été éprouvante pour tout le bataillon. Les morts et les blessés, dont plus de 50 gravement atteints, remplissent les trois postes de secours exigus installés sous les voûtes des caves. Les médicaments et moyens de soins manquent. Le sergent-chef infirmier Masson, épaulé par des habitantes, ne ménage pas son aide aux soldats criblés d'éclats, dont les soins seraient à prodiguer d'urgence à l'hôpital de campagne.

Coffinier demande du ravitaillement par avions.

Le 10 janvier au lever du jour, les avions qui apparaissent sont allemands. Comme la veille, ils « *bombardent* » le village d'obus porteurs de tracts appelant à la reddition. Effet à but psychologique ? Le support papier des tracts est de couleur rose-rouge !

Vers 10 heures, trois Allemands porteurs d'un drapeau blanc viennent souligner à la voix cet appel à se rendre. Ils ne sont pas reçus. Le capitaine Joubé les renvoie. La réponse ennemie ne tarde pas : le village est violemment bombardé pendant trois heures. C'est la première fois que les tubes multiples des lance-roquettes *Nebelwerfer* rugissent dans le ciel d'Obenheim. Il ne reste plus une seule maison intacte !

En voyant leurs avions *Marauder* survoler le village, les assiégés se sentent gonflés d'espoir. Vite déçu car l'altitude de largage des parachutes et la direction du vent font délivrer la plupart des 72 containers chez l'ennemi ou toucher le sol à des endroits impossibles à atteindre par les soldats. On récupère un peu de vivres et un balluchon de linge et médicaments. C'est maigre ! Un deuxième parachutage n'apportera aucun changement à cet approvisionnement raté.

À 16 heures, les balles et obus sifflent des coins cardinaux du village. Les explosions des fumigènes et des obus incendiaires annoncent l'assaut général de l'infanterie allemande : le général Siegfried Rasp, qui commande maintenant la 19<sup>e</sup> armée du groupe *Oberrhein*, n'ayant pu forcer les passages de l'Ill, reporte son effort sur Obenheim, point de résistance qu'il s'était seulement contenté de neutraliser jusqu'ici.

C'est le général de la 198<sup>e</sup> division, Otto Schiel, qui commande l'opération, secondé par les commandants Deutsch et Meschede, qu'il va faire attaquer par trois côtés.

Les moyens allemands ont été ajustés à la valeur d'un ennemi réputé coriace, mais les Français Libres n'ont plus de munitions, à peine de quoi faire face à une heure de combat intense.

La situation du BM24 est bien plus grave que ne le pense l'état-major de la 1<sup>re</sup> armée : Coffinier, abandonné à lui-même, ne pourra pas échapper à l'écrasement total.

Vers 16 heures, il revoit son dispositif : le lieutenant Pochat, sa 2<sup>e</sup> compagnie et ses appuis au nord du village, vers le cimetière ; le capitaine Charlet et sa 1<sup>re</sup> compagnie à l'est, face au bois de Daubensand ; le capitaine Tencé et sa 3<sup>e</sup> compagnie au sud, au pont de la route de Boofzheim.



La mairie d'Obenheim en février 1945 (ADFL).

À la sortie nord d'Obenheim, les mitrailleurs mesurent vite que leur courage ne pèsera pas lourd face aux neuf chars *Jagpanther*, qui hachent systématiquement leur environnement au 88 mm et ouvrent le passage aux Panzergrenadiers du 308<sup>e</sup> régiment, qui suivent et nettoient ce qui peut encore l'être.

Au sud, derrière le pont coupé, Tencé tient en échec des fantassins, dont les deux chars ne peuvent franchir la rivière. Pour combien de temps ? La section de l'adjudant Robert Faivre ne tarde pas à être encerclée.

Un à un, les antichars de 57 mm du BM24 sont réduits au silence.

À 18 heures, les fantassins allemands, soutenus par les chars de la *Feldherrnhalle*, s'infiltrèrent. L'artillerie divisionnaire de Bert, qui « encadrait » le village, n'a pu que retarder cette inéluctable échéance.

Vilain et l'adjudant Gourguillon, venus prêter main-forte à Pochat, ne résisteront pas longtemps. Au centre du village, les caves et leurs soupiroux sont disputés maison par maison ; les tankistes allemands prennent systématiquement pour cible les lucarnes et les embrasures, car c'est de là que partent les rafales de mitrailleuses et les tirs de roquettes.

Les grenades et les tirs à bout portant tuent et mutilent des deux côtés.

Dans les rues, dans une ambiance digne d'une « journée des barricades », les Obenheimois avaient entassé des charrettes, des machines agricoles et des meubles pour obstruer les passages. Maintenant, ils prennent les blessés en charge. Certains font même le coup de feu. Des femmes prennent la place de combattants. Plus d'une centaine de blessés gisent dans les abris de fortune. Les soldats à cagoule blanche commencent à pulluler ; ils ont enfoncé la compagnie Pochat, fait reculer les hommes de Charlet et dispersé ceux de Tencé.

Quelques Français, ici et là, tirent encore.

À 19 heures, la nuit est tombée. Coffinier lance un dernier message : « L'infanterie et les chars ennemis sont dans le village ». Puis c'est le silence radio. La limite de la résistance a été atteinte.

Les chars pilonnent « plein bois » en tir tendu. Les sections qui se sont émaillées tentent de se regrouper dans la fumée des incendies. Celles du lieutenant Vilain et de l'aspirant Cailleau s'épuisent quelques temps jusqu'à épuisement des munitions.

À 21h30, le commandant du BM24 se résigne à envoyer un sous-officier pour demander que les tirs allemands cessent et qu'aucune vengeance ne soit exercée sur les villageois.

Faute de munitions, à 23 heures, tout est fini. Le commandant Meschede fait ras-

sembler les Français devant la mairie. Chacun a pris le soin de détruire ses armes, de mettre le feu aux véhicules et aussi de brûler les documents d'état-major.

Terrible symbole, un char allemand, gueule béante, s'est mis en position de tir devant la mairie, PC du BM24.

Sur les 772 Français encerclés à Obenheim depuis le 8 janvier, 425 sont faits prisonniers. Trois hommes ont réussi se faufiler dans la nature ; leur odyssee se terminera au lever du jour, à Osthouse, au PC de la compagnie Muller du BM21.

Là, le lieutenant Vilain, l'aspirant Cailliau et le soldat Uginet racontent les tourments de l'enfer d'Obenheim. Raynal, sitôt informé, étonné que les Allemands aient détruit la totalité du BM24, lance par interjection, avec son accent du sud-ouest, le mot célèbre de Cambronne : « Ah, merde, alors ! »

À la fin du combat inégal, dans un geste ultime avant sa capture, le lieutenant Granier confie au couple Gerber la garde secrète du vénérable fanion du BM24 aux couleurs délavés et percé par un éclat d'obus reçu à Ronchamp.

Le jeudi 11, dans la matinée, la *Wehrmacht* rend les honneurs à 58 morts du bataillon que l'on a enterré dans le cimetière. Coffinier assiste à la cérémonie funèbre.



Le cimetière d'Obenheim où reposent les victimes de la bataille (ADFL).

Dans les villages, cachés par les habitants, cinq soldats ont échappé à la vigilance de la *Feldgendarmarie*. Nourris discrètement, ils n'apparaîtront à nouveau qu'au retour de la 1<sup>re</sup> armée, fin janvier.

À 12 heures, tous les captifs sont regroupés à la hauteur du 25 de la rue de Strasbourg. Les civils masculins sont là aussi.

Puis, selon un rituel bien établi dans les armées, la longue file des prisonniers s'allonge, à pied, colonne par trois, vers Boofzheim, lieu de ramassage sécurisé, où attendent les camions débâchés, réservés aux vaincus.

Dès le 12, les prisonniers font une halte à la prison de Neuf-Brisach et, quelque temps

ARMY FORM C2136 (Small)		MESSAGE FORM		Register No.
Call	Srl. No.	Priority	Transmission Instructions.	
<b>ABOVE THIS LINE FOR SIGNALS USE ONLY</b>				
<b>FROM</b> (A) <b>GENERAL LECLERC CDT 2e D.B.</b>		<b>Date-Time of Origin</b> <b>1900-14-1-45</b>		<b>OFFICE DATE STAMP</b>
For Action				
<b>TO</b>		(W) For Information (INFO)		<b>Message Instructions</b> - GR -
<b>GENERAL CARBAY CDT 1e D.F.L.</b>				
Originator's No. <b>2 D/B H/Q 71</b>				
<b>BRavo MON VIEUX STOP EN SOMME LA 1e D.F.L. AURA</b>				
<b>PROBABLEMENT SAUVE STRASBOURG APRES QUE LA 2e D.B.</b>				
<b>L'A PRISE STOP J'ESPERE QUE CELA NE T'A PAS COUTE</b>				
<b>TROP CHER STOP FELICITE TOUT LE MONDE DE NOTRE PART</b>				
THIS MESSAGE MAY BE SENT AS WRITTEN BY ANY MEANS EXCEPT WIRELESS		IF LIABLE TO BE INTERCEPTED OR TO FALL INTO ENEMY HANDS, THIS MESSAGE MUST BE SENT IN CIPHER		ORIGINATOR'S INSTRUCTIONS DEGREE OF PRIORITY
SIGNED		SIGNED		Time System Op. <b>THI or TOR</b> Time cleared
<b>2300/14/1 P.C.T./D.F.L.</b>				

Télégramme de félicitations du général Leclerc au général Garbay du 14 janvier 1945 (ADFL).

plus tard, descendent à la gare ferroviaire d'Offenburg, pour être estampillés KG<sup>2</sup>.

Chemin faisant, le mot « *évasion* » s'impose déjà dans les têtes de quelques-uns. Le BM24 a résisté « *sans esprit de recul* », mais peu, sans doute, se rendent compte qu'ils ont contribué à briser l'élan de la 198<sup>e</sup> DI, fait barrage, à Obenheim, à la tactique du général Thumm et probablement sauvé Strasbourg, comme l'écrit Leclerc à son camarade de promotion Garbay.

« *Bravo mon vieux. En somme la 1<sup>re</sup> DFL aura probablement sauvé Strasbourg après que la 2<sup>e</sup> DB l'a prise. J'espère que cela ne t'a pas coûté trop cher. Félicite tout le monde de notre part et n'hésite pas à faire connaître la vérité.* »

Quoi qu'il en soit, on pourrait penser que le sacrifice imposé au BM24 n'était pas indispensable aux opérations de la 1<sup>re</sup> armée et que la journée du 10 n'a pas joué le grand rôle stratégique – qu'on lui attribue – d'abcès de fixation pendant la bataille de la plaine.

On pourrait aussi comprendre que les Allemands – dès le troisième jour de leur offensive, à la hauteur de Krafft – savaient que, sans ce bénéfice recherché de l'effet de surprise, la prise de Strasbourg par le sud était vouée à l'échec, et que, par conséquent, dès le retour en arrière de la *Feldherrnhalle* en direction d'Obenheim, Monsabert et de Lattre, auraient pu réviser leur jugement et prendre en considération que l'isolement extrême du BM24, enfermé dans Obenheim avec sa population, ne menait à rien d'autre qu'à la ruine et la captivité.

Dans la nuit du 11 au 12 janvier, devant la forte probabilité d'être encerclé et de finir comme à Obenheim, semblable attitude n'est pas reconduite envers le commandant de Sairigné (2<sup>e</sup> BLE), qui avait relevé Magendie (BIMP), à bout de forces, à Herbsheim. Sur le point d'être submergé, le 2<sup>e</sup> bataillon est autorisé, lui, à venir se poster derrière la ligne de défense de l'III, Monsabert ne jugeant plus nécessaire à la défense de la rivière son maintien à Rossfeld et Herbsheim.

Au matin du 12 janvier, cinq jours après le début de l'opération « *Sonnenwende* », tous ponts coupés, la 1<sup>re</sup> DFL est toute entière passée en position défense derrière les berges de l'III, comme l'avait demandé Garbay avant que cet assaut ne commençât.

## Épilogue

Au nord de Strasbourg, les résistances de la bataille de la forêt d'Haguenau et de Gamsheim laissent entrevoir le prochain échec, au nord, de la prise de Strasbourg par les Allemands. À partir du 15 janvier 1945, la 1<sup>re</sup> DFL reçoit l'ordre de se préparer à une nouvelle mission offensive : la réduction de la plaine d'Alsace et de la poche de Colmar, dont elle devra déborder la partie nord, à partir du 18 janvier.

Les rescapés d'Obenheim sont pour l'heure enfermés à Nuremberg. Mais la capitulation sans condition des nazis, annonciatrice de la libération, est proche.

Depuis de nombreux mois, la mort, la souffrance, le froid, la faim et la peur aussi ont été le lot quotidien des soldats du BM24. La municipalité d'Obenheim élèvera à ces hommes tombés dans leur village un monument aux morts qui sera inauguré dès le 24 juillet 1945.

La reconnaissance de la Nation s'exprimera par l'attribution de quinze croix de guerre aux habitants d'Obenheim, dont cinq femmes (Marthe Fischer, Lili Lauffenburger, Louise Thalgot, Juliette Kuchemann et Mathilde Mulhauser) et le curé Joseph Schmitt.

Il est prévu qu'une rue en l'honneur du BM24 soit inaugurée prochainement à Strasbourg.

*CV (h) Guy Crissin  
Vice-président de l'Amicale  
de la 1<sup>re</sup> DFL*

<sup>2</sup> Kreigsgefangener : prisonnier de guerre.

## Bibliographie

- Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL, *La 1<sup>re</sup> DFL dans la bataille d'Alsace (janvier-février 1945)*, plaquette sans date dédiée aux populations d'Alsace.  
 Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL, *Annuaire de la 1<sup>re</sup> DFL*, 1972.  
 Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL, *L'Épopée de la 1<sup>re</sup> DFL*, 2010.  
 Valéry Bourgeois, *Histoire de Guerre*, n° 64 : « *La 1<sup>re</sup> DFL de Strasbourg à Colmar* », 2005.  
 Fondation BM24-Obenheim, *La Bataille d'Obenheim (4-11 janvier 1945)*, Le Verger Éditeur, 1992.  
 Général Yves Gras, *La 1<sup>re</sup> DFL, les Français Libres au Combat*, Presses de la Cité, 1983.  
 Général Bernard Saint-Hillier, *Les Premiers soldats du général de Gaulle*, Éditions La Bruyère, 2000.



## Les Compagnons de l'aube

N'a-t-on pas déjà tout dit sur les compagnons de la Libération ? L'objectif de cet ouvrage, réalisé conjointement par Guillaume Piketty, professeur d'histoire à Sciences Po, et Vladimir Trouplin, historien et conservateur du musée de l'ordre de la Libération, n'est pas de réparer un oubli de l'histoire. Même si nombre d'anonymes côtoient quelques personnalités connues et reconnues, et si l'une ou l'autre des biographies de cette « *chevalerie exceptionnelle* » n'est pas exempte d'une certaine dose de mystères, l'histoire de l'ordre est bien documentée, et tout un chacun peut retracer sans trop de peine le parcours de la plupart de ses 1061 récipiendaires.

Les *Compagnons de l'aube* se distinguent des précédents opus tout d'abord par leur richesse documentaire : 450 photos et fac-similés, issus des fonds du musée de l'ordre de la Libération et d'autres organismes, ainsi que des archives familiales des compagnons, sont ainsi mis à la disposition du public. Sa seconde originalité réside dans l'orientation thématique adoptée, qui vise à illustrer, à travers le parcours d'un individu, d'une unité ou d'une commune, cinq moments clés dans l'engagement des compagnons.

Créé par le général de Gaulle le 16 novembre 1940 à Brazzaville, l'ordre de la Libération récompense d'abord des Français Libres qui, souvent après mille difficultés, ont fait le choix de rallier l'homme du 18 juin. Pour ces Français Libres, comme pour les agents des réseaux et mouvements de

Résistance en France ou dans l'Empire, ce choix est motivé par une volonté farouche de continuer le combat, sur tous les fronts, et ce, au péril de leur vie. À côté de la foule des Français Libres et résistants anonymes, ces « *soutiers de la gloire* » décrits par Brossolette, quelques figures sont distinguées, des chefs qui se sont illustrés par leur action à la tête d'un gouvernement, d'une force armée, d'un réseau ou d'un mouvement. Quelle que soit leur origine, leurs convictions personnelles ou leur parcours, tous ont fait le sacrifice de leur vie, au point que plus d'un quart des croix de la Libération ont été décernées à titre posthume et que 320 des 1038 compagnons sont morts avant la fin de la guerre.

Si la plupart sont demeurés dans l'ombre, après-guerre, quelques-uns ont connu des carrières particulièrement brillantes, dans la politique, l'administration, les sciences ou les arts et ont contribué à faire perdurer le renom de cette « *chevalerie exceptionnelle* ».

Un bel ouvrage, agréable à compulsier, et qui devrait trouver une heureuse destination, à l'approche des fêtes de fin d'année.

### Les Compagnons de l'aube : Archives inédites des compagnons de la Libération

Guillaume Piketty, Vladimir Trouplin

Préface de Fred Moore

Éditions Textuel / Ministère de la Défense,

DMPA, octobre 2014, 440 p., 55 €



## De Gaulle et Marianne selon Jacques Faizant

Née en 1958 des convulsions de la guerre d'Algérie, la V<sup>e</sup> République demeure indissociable de son fondateur, qui l'a marquée de son empreinte durant les onze années où il occupa la présidence de la République, de 1958 à 1969. C'est à ce couple républicain – Charles de Gaulle et Marianne – que s'attache Jean-Pierre Guéno dans cet ouvrage, ainsi qu'à son chroniqueur, Jacques Faizant, qui, pendant dix années, de 1960 à 1970, s'est amusé à le croquer dans la presse, d'un trait gentiment ironique.

Donnant la parole à Marianne, l'auteur revient sur les grands chapitres d'une décennie féconde en grands événements. Le premier de ces chapitres concerne la résolution du problème algérien – « *la boîte à chagrins* » selon le mot du Général –, qui se conjugue avec la nécessité, pour la France, de développer – dans le Sahara jusqu'en 1966 – sa propre force de dissuasion, afin d'assurer son indépendance, au-delà du parapluie américain.

L'autre enjeu principal de cette fin des années cinquante, pour de Gaulle, est de doter la France d'institutions solides et efficaces, qui s'appuient sur l'élection du président de la République au suffrage universel à partir de 1962.

Outre les questions de politique intérieure, l'attention est particulièrement portée sur la politique étrangère du Général, afin de substituer à la logique des blocs issue de la guerre froide une coopération internationale fondée sur un projet humaniste respectueux des nations, passant par l'aide au développement des pays du tiers-monde, la reconnaissance de la Chine en 1964, la construction européenne et la coopération franco-allemande.

La crise sociale et estudiantine de mai 68 ébranle l'autorité du Général et aboutit à son départ, en avril 1969, après la victoire du non au référendum sur la réforme du Sénat et des régions. Dix-neuf mois plus tard, la République « *pleure inconsolable, sur un grand chêne abattu* ».

Jean-Pierre Guéno sait replacer les dessins de Jacques Faizant dans leur contexte historique, en conservant à son érudition une légèreté et une fantaisie de bon aloi.

### De Gaulle et Marianne selon Jacques Faizant

Jean-Pierre Guéno

Hugo Image, octobre 2014, 224 p., 25 €

## AVIS À NOS ABONNÉS

Sauf avis contraire de notre part, les ouvrages faisant l'objet d'un compte-rendu dans notre revue ne sont pas disponibles à la vente à la Fondation de la France Libre.

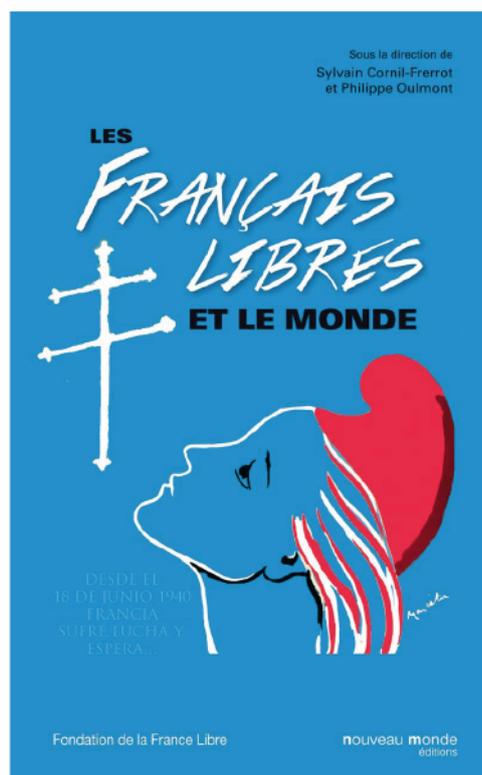
## Les Français libres et le monde

Cet ouvrage est issu des actes du colloque international qui s'est tenu au Musée de l'Armée au mois de novembre 2013 à l'Hôtel national des Invalides.

La France Libre naît de l'appel du général de Gaulle à poursuivre la lutte en juin 1940, depuis l'étranger. Et c'est à l'étranger que la France Libre trouve la majeure partie de ses forces.

C'est ce rapport de la France Libre au monde que se propose d'analyser cet ouvrage : les relations internationales de la France Libre et ses négociations, son réseau international, ses comités de la France Libre aux quatre coins du monde, la politique coloniale menée en Afrique avant et après la conférence de Brazzaville, l'influence du mouvement dans la diplomatie de la IV<sup>e</sup> et de la V<sup>e</sup> République, sans oublier l'étude de personnalités phares telles que Foccart, Soustelle, Messmer et René Cassin. C'est la trace laissée dans le monde de l'après-guerre par la génération des Français libres qui est ici examinée.

Les contributions de qualité constituent ici un apport scientifique important, sous la direction de Sylvain Cornil-Frerrot et de Philippe Oulmont.



**Sortie en librairie le  
8 janvier 2015**

Format : 14x22,5 cm  
432 pages  
25 euros

### BON DE COMMANDE

à retourner par courrier, sous enveloppe affranchie à  
Nouveau Monde éditions  
21, square Saint-Charles – 75012 PARIS

Merci d'adresser votre règlement par chèque bancaire, à l'ordre de Nouveau Monde éditions, et de l'envoyer à l'adresse indiquée ci-dessus, en y joignant ce bon de commande dûment rempli.

Un ouvrage à 25 euros TTC (*frais de port offerts*)

Quantité d'ouvrages commandés :

Les Coordonnées auxquelles envoyer le(s) livres commandé(s) (en France métropolitaine et dans la limite des stocks disponibles)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Nouveau Monde éditions – [www.nouveau-monde.net](http://www.nouveau-monde.net)  
Tél. : 01 43 54 67 40 / Fax : 01 43 54 03 60

## Henri Blondeau



Henri Blondeau.

Né en 1923 au Creusot, en Saône-et-Loire, Henri Blondeau est engagé volontaire dans la marine en février 1942 dans le cadre de l'armée d'armistice. En mars 1943, il rallie les Forces navales françaises libres. Matelot embarqué, il participe à de nombreuses missions de guerre tant sur la Manche qu'en mer du Nord et totalise un an, huit mois et dix-sept jours de mer. Le 6 juin 1944, il est à bord de la frégate *L'Aventure*, bâtiment chef de l'escorte du convoi américain sur le secteur d'*Omaha Beach*.

Il est décédé dans la nuit du 26 au 27 octobre 2014 à l'hôpital Mignot de Versailles, où il avait été admis quelques jours auparavant pour difficultés respiratoires. Ses obsèques religieuses ont eu lieu le mercredi 29 octobre 2014 en l'église Saint-Martin de Beynes (Yvelines), et il a été inhumé au cimetière du Bosquet.

Médaillé militaire le 11 novembre 2004, Henri était titulaire de la croix du combattant volontaire de la guerre 1939-1945, de la croix du combattant volontaire de la Résistance, de la croix du combattant, de la médaille des services militaires volontaires dans la France Libre, de la médaille de reconnaissance de la Nation avec agrafe « *guerre 1939-1945* » et de la médaille commémorative de la *guerre 1939-1945* avec barrettes « *engagé volontaire, Manche, et Libération* ».

## Marcel Gabriel

C'est avec une grande émotion que la France Libre du Jura a appris le décès, le 3 octobre 2014, de notre cher Marcel Gabriel, né le 19 octobre 1919, à Tassenières. Durant sa carrière professionnelle, il fut surveillant

général de direction à l'hôpital Necker-Enfants malades, à Paris.

Notre ami, notre camarade, notre président honoraire, s'était de nombreuses fois distingué : ancien de la 1<sup>re</sup> DFL et de Bir Hakeim, il était officier de la Légion d'honneur et de l'ordre national du Mérite, titulaire de la médaille militaire, de la médaille des combattants volontaires, de la médaille des combattants volontaires de la Résistance, de la croix du combattant 39-45, de la médaille coloniale, agrafe « *Libye - Bir Hakeim - Tunisie* », de la médaille du Corps expéditionnaire français en Italie, de la médaille commémorative des services volontaires dans la France Libre et de la médaille d'or de l'ONAC du Jura.



Marcel Gabriel le 11 novembre 2012 à Tassenières.

Marcel Gabriel avait toute notre admiration pour son engagement dans le plus grand conflit que l'humanité ait connu. Le 22 juin 1941, à Beyrouth, il s'engage dans les Forces françaises libres. Affecté au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie, il sera un combattant de la liberté, croisé à la croix de Lorraine, et luttera avec courage et détermination contre l'ennemi nazi dans les campagnes d'Égypte et Libye, et plus particulièrement à la bataille de Bir Hakeim, symbole d'héroïsme, baptisée le « *Verdun du désert* », où il sera blessé deux fois, puis en Italie et participera au débarquement de Provence le 15 août 1944 et à la campagne de France.

Toute sa vie, Marcel Gabriel a été fidèle à son engagement de jeunesse, dont il a défendu inlassablement les idéaux, et s'est battu pour que vive sa mémoire. Porte-drapeau national de l'Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL de 1959 à 1974, il a été, pendant plusieurs décennies, le représentant de la France Libre dans le département du Jura.

Le 11 novembre 2012, à Tassenières, son village natal, soixante-dix ans après la bataille de Bir Hakeim, avec tous ses amis du Jura du monde combattant, il a inauguré la place Bir Hakeim et la stèle sur laquelle était apposée la plaque du 70<sup>e</sup> anniversaire de Bir Hakeim, réalisée par la Fondation de la France Libre. Un témoignage à l'adresse des générations futures pour que le nom de ce combat au fond du désert de Libye reste ancré dans nos mémoires.

En l'église de Tassenières, tous ses amis sont venus très nombreux lui dire un dernier au revoir. De nombreuses personnalités civiles et militaires étaient présentes : le sous-préfet de Dole, Mme le maire de Tassenières, le représentant de M. Pélissard, député-maire de Lons-le-Saunier, le général Charles Corberand, le colonel Michel Billard, représentant la 1<sup>re</sup> brigade mécanisée qui a repris les traditions de la 1<sup>re</sup> DFL, Mme Blandine Bongrand-Saint Hillier, vice-présidente de la 1<sup>re</sup> DFL, des autorités de l'armée et de la gendarmerie, le directeur de l'ONAC du Jura, le délégué militaire du Jura, M. Louis Vilpini, président du Maquis du Haut-Jura, ancien combattant de la 1<sup>re</sup> DFL, un détachement du Centre de formation initiale des militaires du rang (CFIM) de Dieuze, dont il était le parrain, du 1<sup>er</sup> RAMa (jeunes volontaires), les représentants des associations de résistants et déportés du Jura, de nombreux porte-drapeaux, dont celui de la 1<sup>re</sup> DFL et du 1<sup>er</sup> RAMa (à l'époque le nom de son régiment), de la Légion d'honneur du Jura et de la section de la France Libre du Jura.

Marcel Gabriel était un très grand patriote, un homme de choix et de qualité. Il va laisser à tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître le souvenir d'un homme exemplaire, intègre, et qui avait le sens de l'amitié.

Les adhérents de la France Libre du Jura lui adressent un grand merci pour tout ce qu'il a fait pour la France, pour que la France reste éternelle et nous lui disons un adieu très fraternel.

Nous nous associons à la douleur de la famille de Marcel Gabriel et lui adressons nos plus sincères condoléances.

Marcel Gabriel, soldat du général de Gaulle, repose en paix !

Bruno Raoul  
Délégué FFL du Jura

## Jacques Zang

Au nom de mes camarades de la France Libre et de tous ses amis ici présents, je voudrais exprimer aux enfants, petits-enfants et à toute la famille de l'amiral Zang nos plus sincères condoléances.



Jacques Zang en Angleterre en 1944.

L'amiral Jacques Zang a toujours été un modèle de modestie, de courage et de détermination. Entré à l'École navale en 1939, il est le seul officier de sa promotion à reprendre le combat au sein de la France Libre ; en juillet 1942, il franchit clandestinement la frontière espagnole. Arrêté par les carabiniers, il prétend être britannique. Cela lui vaut trois séjours en prison, deux résidences surveillées. Il accède enfin à Gibraltar avec un vrai-faux passeport britannique et rejoint en juillet 1943 la



Le matin 15 juin 1944, au retour de La Combattante sur Portsmouth. Autour du général de Gaulle, de gauche à droite, la casquette de l'enseigne de vaisseau de 1<sup>re</sup> classe Corbasson, l'enseigne de vaisseau de 1<sup>re</sup> classe Zang, le capitaine de corvette Patou, le contre-amiral Thierry d'Argenlieu, le général Béthouard et le colonel Billotte. Photo prise avec le Leica du lieutenant-colonel Hettier de Boislabert (ECPAD).

Grande-Bretagne par voie maritime pour immédiatement reprendre le combat à bord du torpilleur *La Combattante*, participant à dix engagements avec l'ennemi et aux opérations du débarquement en Normandie en juin 1944. Toujours volontaire pour toutes missions, il fait dans la foulée campagne en Indochine puis sert en Oranie au sein de la demi-brigade de fusiliers-marins.

Il est l'un des rares officiers à avoir commandé dans tous les grades depuis celui d'enseigne de vaisseau sur le dragueur *Belladone* jusqu'à celui de capitaine de vaisseau à la tête de la 6<sup>e</sup> division d'escorteurs d'escadre et du *Forbin*.

Dans les postes à terre qu'il a occupés avec succès, je relève le Centre des hautes

études de l'armement, le Centre d'essais des Landes et expert marine au Sénat.

Promu contre-amiral, il avait quitté le service actif en juin 1976. C'était un fidèle de nos réunions des anciens marins de la France Libre. Il était le seul de tous les jeunes officiers FNFL à avoir servi dans la marine avant-guerre et nous en étions très fiers.

Il était commandeur de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre national du Mérite. Les croix de guerre 39-45, TOE, valeur militaire avec quatre citations témoignent de son courage tout au long d'une carrière exemplaire.

Amiral, nous te saluons !

VAE (2S) *Émile Chaline*

## CARTES DE VŒUX 2015

15 € les 10 cartes et  
enveloppes (port compris)

Mme/Mlle/M. : .....

Adresse.....

Code postal.....Ville.....

Désire recevoir ..... paquet(s) de 10 cartes de vœux FFL 2015 au tarif de 15 € le paquet avec enveloppes et joins, à cet effet, un chèque de : ..... euros, libellé à l'ordre de :

Fondation de la France Libre – 59 rue Vergniaud 75013 Paris

## DÉCÈS

**BLONDEAU Henri (FNFL),**  
le 26 octobre 2014 à Versailles (78)

**BORDE René (2° DB),**  
le 3 juin 2014 à Gevrey-Chambertin (21)

**BRIEC Sébastien (BCRA, réseau Johnny),**  
le 27 octobre 2014 à Concarneau (29)

**BYASSON Henri (Évadés de France),**  
le 20 octobre 2014 à Plérin (22)

**CHRISTEN Marcel (501° RCC, 2° DB),**  
le 2 décembre 2014 à Illkirch-Graffenstaden (67)

**DEBEUGNY Louis (RMSM, 2° DB),**  
le 16 septembre 2014 à Caen (14)

**DELISE Raymonde (née Tailleur, veuve d'André, 22° BMNA, 1<sup>re</sup> DFL),**  
le 19 octobre 2014 à Lamorlaye (60)

**DETTORI Robert (2° DB),**  
le 11 octobre 2014 à La Ferté-Macé (61)

**DZIK MENDEL Maurice (RMSM, 2° DB),**  
le 6 octobre 2014 à Paris (75)

**FAYEULLE Pierre (2° DB),**  
le 23 octobre 2014 à Calais (62)

**HEUZEL Marcel (FNFL),**  
le 28 novembre 2014 à Combrit (29)

**HUCKENDUBLER Jean-Claude (2° DB),**  
le 1<sup>er</sup> avril 2014 à Paris (75)

**LANCIEN Yves (2° DB),**  
le 14 décembre 2014 à Quincy-Voisins (77)

**MAINGUY Roger (SAS),**  
le 20 septembre 2014 à Malestroit (56)

**MASLIN Henri (FNFL),**  
le 19 septembre 2014

**PIERRE Joseph (FNFL),**  
le 22 avril 2012 à Vannes (56)

**THÉAULT Madeleine (née Cormier, épouse d'Eugène, FNFL),**

le 22 juillet 2014 à Saint-Pierre (975)

**ZANG Jacques (FNFL),**  
le 22 octobre 2014 à Versailles (78)

### Légion d'honneur :

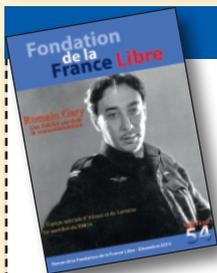
**Chevalier :** Madeleine Cestari, née Renault  
**Chevalier :** Maurice Dzik Mendel  
**Chevalier :** Antoine Serra

**Chevalier :** Roger Simon  
**Chevalier :** Yolande Theule Bacquet

### Palmes académiques :

**Chevalier :** Guy Le Citol

ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT



## ABONNEZ-VOUS A LA REVUE DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE

M<sup>me</sup>, M<sup>lle</sup>, M. : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

- Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)  
 Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

Je joins à cet effet un chèque de 15 € (par abonnement) libellé à l'ordre de :

**FONDATION DE LA FRANCE LIBRE - 59 rue Vergniaud - 75013 PARIS**

*(il est impératif de souscrire un abonnement pour recevoir la revue de la Fondation de la France Libre)*

## Bouches-du-Rhône

Une messe d'hommage au général de Gaulle a été célébrée par le père Hervé Constantino le 9 novembre en l'église Saint-Jean-Baptiste de Marseille, à l'initiative de M. Marcel Chapapria, de l'Union gaulliste de France, du docteur Bernard François Michel, membre de la Fondation Charles de Gaulle, et de Mme Marie-Dominique Tatilon, présidente de l'association provençale des médaillés de la Résistance française. Guy Charmot, compagnon de la Libération, qui a récemment inauguré l'un espace bibliothèque « *Guy Charmot* » dans la Maison du combattant, était invité à prendre la parole à cette occasion.

## Hérault

### Le 18 juin 2014 à Montpellier

Afin de célébrer dignement l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle, nous nous rassemblons place de la Comédie à Montpellier, en présence de M. le sous-préfet, de M. Philippe Saurel, maire de la ville, de M. Lucien Festor, délégué général de la Fondation, et de M. André Hautot, président des Français Libres de l'Hérault, entourés d'une centaine d'amis. Les quinze drapeaux présents affichent toute l'importance de cette date historique.

La mise en place se fait amicalement sous un chaud soleil, avec le plaisir de nous retrouver une fois de plus entre amis.

La jeune Clara Poirier, du collège montpelliérain Camille Claudel, aidée par André Hautot, prend calmement la parole pour nous lire le texte que nous répétons depuis des dizaines d'années.

Suivent le discours de Lucien Festor et le dépôt de gerbes de nos représentants. M. le sous-préfet et M. le maire rappellent les circonstances qui ont présidé à l'action du général de Gaulle.

Cette commémoration en place publique nous permet de rappeler le rôle des anciens résistants et combattants, dont beaucoup trop ont disparu. Dans son texte, Lucien Festor précise qu'à l'heure actuelle, dans l'Hérault, huit solides résistants interviennent dans les collèges et les lycées pour répondre aux questions de nos jeunes, très curieux de ce grand passé. Nous leur demandons, à leur tour, de le transmettre, afin qu'il ne tombe pas dans l'oubli.

Ce rassemblement est l'occasion de nous réunir dans le souvenir de moments riches en amitiés avec les jeunes, en revivant des moments uniques. Nos jeunes sont curieux et constatent avec admiration que nous avions pratiquement leur âge, nous les FFL, lorsque nous avons pris la décision de résister, ce qui les fait réfléchir.

Puis, autour du verre de l'amitié, nous retrouvons la vie courante avec la certitude, encore une fois en ce 18 juin 2014, d'avoir été utiles à notre pays.

*Paulette Ayot*

## Londres

Cette année, les cérémonies de commémoration du 11 novembre ont commencé par une messe le samedi 8 en « *hommage à tous les morts pour la France* » en l'église Notre-Dame de France, à Leicester Square, suivie le dimanche 9 par une messe du souvenir en l'église protestante française de Soho Square.

La cérémonie au cimetière de Brookwood a été présidée par notre nouvel ambassadeur, Sylvie Bermann, en présence du sénateur des Français établis hors de France, du consul général, de la présidente des associations françaises, des présidents des associations des anciens combattants, du délégué du Souvenir Français et de leurs porte-drapeaux, ainsi que de la déléguée de la Fondation de la France Libre.



*Sylvie Bermann prononce une allocution le 11 novembre 2014 devant le monument du carré 29 à la mémoire des Forces françaises libres, dans le cimetière militaire de Brookwood (photo Ambassade de France au Royaume-Uni).*

Une délégation d'officiers et sous-officiers servant à Northwood, et une autre d'élèves de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr et de l'École polytechnique étaient présents, ainsi qu'un piquet d'honneur de la marine nationale du patrouilleur *Pluvier* et des représentants de la communauté française.

*Brigitte Williams*



*Brigitte Williams se recueille devant le monument du carré 29 après le dépôt de la gerbe de la délégation (photo Ambassade de France au Royaume-Uni).*

## Lot-et-Garonne

Le 9 novembre 2014, c'est en présence des autorités civiles et militaires, de nombreux présidents d'associations d'anciens combattants, accompagnés de leurs porte-drapeaux, devant une foule de fidèles à la mémoire du chef de la France Libre qu'un hommage a été rendu au général de Gaulle, à l'occasion du 44<sup>e</sup> anniversaire de sa disparition.

Cette commémoration s'est tenue devant le monument aux morts de Villeneuve-sur-Lot, marquée par un discours du délégué départemental FFL, Francis Ruffier-Monet, et le dépôt par lui d'une magnifique croix de Lorraine, accompagné dans son geste par Gaston Bonneyrat, participant à la Fondation, ancien combattant de la 1<sup>re</sup> armée française et du corps expéditionnaire français en Indochine.

Estimant que cette fin de cérémonie devait garder son caractère de recueillement, j'avais au préalable décliné l'aimable invitation à un vin d'honneur de M. le maire Patrick Cassany.

Ce rassemblement a permis de confirmer les multiples invitations lancées pour assister le lundi 17 novembre 2014 à la conférence de notre secrétaire général, Thierry Terrier, dont le thème est : « *La France Libre, un miracle permanent* ».

*Francis Ruffier-Monet*



*Francis Ruffier-Monet devant le monument aux morts de Villeneuve-sur-Lot.*



*Francis Ruffier-Monet et Gaston Bonneyrat.*

## Morbihan

### Cérémonie du 5 juin à Plumelec

Répondant à l'appel de M. Léon Guyot, maire honoraire, M. Jean-Yves Le Drian, ministre de la Défense, a tenu à être présent à Plumelec, haut-lieu de la Résistance en Bretagne, le 5 juin, date anniversaire de l'arrivée dans la commune, près du village du Halliguen, du *stick* du lieutenant Marienne, du 4<sup>e</sup> SAS des parachutistes de la France Libre. Cet épisode de l'histoire a été également marqué par la mort du caporal parachutiste Émile Bouétard, premier mort de l'opération « *Overlord* ». Breton de Pleudihen, dans les Côtes-du-Nord (aujourd'hui, Côtes-d'Armor), grièvement blessé au combat, il fut assassiné par un Géorgien.

Les unités des forces spéciales terre – le 1<sup>er</sup> RPIMa, héritier du 2<sup>e</sup> RCP, et le 13<sup>e</sup> régiment de dragons parachutistes – avaient tenu à venir honorer leurs anciens qui rejoignirent le général de Gaulle pour la poursuite des combats et chasser l'occupant. Une foule nombreuse et les enfants des écoles s'étaient joints aux anciens parachutistes SAS pour partager ensemble le 70<sup>e</sup> anniversaire de la Libération.

Organisée par M. Stéphane Hamon, le nouveau maire, et son premier adjoint Daniel Lemarchand, avec la participation du lieutenant-colonel Chauvin, délégué militaire adjoint, de M. Arnaud Bayeux, directeur de l'ONAC, du colonel Joly, délégué général du Souvenir Français, de notre délégué, de l'UNACITA et des associations patriotiques locales, la journée se déroula sous un chaud soleil.



Guy Le Citol et Thierry Terrier.

Thierry Terrier, secrétaire général de la Fondation de la France Libre, accompagné par notre ami Guy Le Citol, ancien du 4<sup>e</sup> SAS, déposa une gerbe au monument élevé à la mémoire d'Émile Bouétard puis au mémorial des parachutistes SAS du moulin de la Grée, où se déroula une importante prise d'armes en présence du préfet du Morbihan et des autorités civiles et militaires.

Un largage de parachutistes des forces spéciales terre fut organisé en fin d'après-midi, pour clore cette magnifique journée.

« *Il est important de faire perdurer la mémoire collective et d'associer toutes les générations à l'histoire mélécienne* » précisa M. Stéphane Hamon.

### Cérémonie du 18 juin à Vannes

La cérémonie commémorant l'appel du 18 juin 1940, présidée par M. Jean-François Savy, préfet du Morbihan, s'est déroulée à 11 heures, en présence des autorités civiles et militaires du département, dans les jardins de La Garenne. Un détachement de militaires du 3<sup>e</sup> RIMa de Vannes rendait les honneurs.

Après l'historique, lu par notre délégué départemental, Élixa Le Bloch, élève du lycée Lesage de Vannes, lauréate du Concours National de la Résistance et de la Déportation, a lu l'Appel devant le monument aux morts. Le préfet a ensuite rendu hommage au général de Gaulle à travers le message de M. Kader Arif, secrétaire d'État aux Anciens combattants et à la Mémoire.



De gauche à droite, Françoise Favreau, directrice académique du Morbihan, Élixa Le Bloch, Jean-François Savy, David Robo, maire de Vannes, et Pierre Oillo.

La gerbe de la Fondation de la France Libre a été déposée par notre délégué, accompagné de Jean Jacquot, Français Libre du BCRA. La cérémonie s'est terminée par le salut des officiels aux trente-deux porte-drapeaux.



Jean Jacquot et Pierre Oillo déposent la gerbe de la Fondation.

M. le préfet, Mme la directrice académique, M. le maire de Vannes et notre délégué ont tenu à remercier et féliciter Élixa en présence de Mme Lecomte, inspectrice d'académie honoraire, présidente du Comité de liaison du Concours National de la Résistance et de la Déportation.

### Cérémonie du 18 juin à Lorient

À 18 heures, notre délégué était à Lorient pour assister à la cérémonie présidée par le sous-préfet, en présence du maire, de l'amiral commandant la marine-Lorient, du président du comité d'entente des anciens combattants, des autorités civiles et militaires, des enfants des écoles et de nombreux anciens combattants.

Nos drapeaux étaient portés par un ancien fusilier-marin des commandos et par un élève du lycée Saint-Louis de Lorient, lauréat du CNRD.

Marie-Élisabeth Le Compagnon, fille d'un Français Libre, a lu l'Appel du général de Gaulle. Guy Le Citol, Français Libre, ancien parachutiste SAS, et Robert Pourchasse, ancien résistant-déporté, ont déposé la gerbe de la Fondation de la France Libre.

Très belle et émouvante cérémonie. Toute l'assistance s'est ensuite retrouvée à l'hôtel de ville pour le pot de l'amitié offert par la municipalité.

### Cérémonie du 20 juin à Saint-Marcel

Jean-Yves Le Drian a rendu un vibrant hommage aux résistants des Forces françaises de l'intérieur et aux parachutistes de la France Libre au monument de la Nouette, élevé dans la commune de Sérent et qui fut inauguré par le général de Gaulle.

Édifié à l'endroit même où, le 18 juin 1944, se déroula le combat héroïque qui opposa deux bataillons FFI et le bataillon du 4<sup>e</sup> SAS à une troupe allemande plus nombreuse et très bien entraînée, il rappelle le courage et la détermination de patriotes qui tenaient à ce que les Français participent aux combats pour la libération de leur pays.

« *Les combattants de Saint-Marcel ont démontré que la Résistance, qui avait ici la figure de la Bretagne, pouvait tenir en échec l'armée allemande* » a déclaré le ministre.

Très belle cérémonie patriotique organisée conjointement par Alain Marchal et Joël Leveau, maires de Sérent et Saint-Marcel, avec le concours du lieutenant-colonel Chauvin.

# DANS LES DÉLÉGATIONS

La gerbe de la Fondation de la France Libre a été déposée par Pierre Oillo notre délégué, accompagné par Mme Dany Valin, fille du général Valin qui commandait les Forces aériennes françaises libres, dont dépendaient les parachutistes.

Le drapeau de notre association, porté par Michel Théraud, nouveau porte-drapeau, était présent à la cérémonie.

Les parachutistes du 1<sup>er</sup> RPIMA étaient venus rendre les honneurs à leurs anciens des SAS.

M. Le Drian remet trois décorations. Alain Papazow, ancien parachutiste du 2<sup>e</sup> RCP qui combattit en Libye avant d'être parachuté à Saint-Marcel, fut fait officier de la Légion d'honneur. Loïc Bouvard, ancien député qui, à quinze ans, participa au combat avec le capitaine Puech-Samson, fut fait chevalier de la Légion d'honneur, comme M. Félix Rouault, ancien résistant.

Le ministre, après avoir remercié le commandant Tristan Leroy, conservateur du musée de Saint-Cyr Coëtquidan, pour l'audit réalisé au musée de la Résistance bretonne, a confirmé que le projet de rénovation du musée serait porté par la communauté de communes du Val d'Oust et de Lanvaux avec la participation de l'État, qui apportera un million d'euros, du département et de la région, qui participeront chacun pour 20%.

« C'est le plus bel hommage que nous pouvons rendre à ceux qui ont combattu, ici même, pour notre liberté » a conclu le ministre.

**Pierre Oillo**  
Délégué du Morbihan



Michel Théraud, le nouveau-porte-drapeau de la délégation.

## Somme

### Le baptême du feu du lieutenant de Gaulle

Le 29 janvier 2013, Richard Fourmaux, bourgmestre et président du comité 14-18 de Dinant en Belgique écrivait aux délégués et représentants de la Fondation de la France Libre en France : « *Ériger une statue au général de Gaulle à Dinant est [...] un acte important qui vise d'une part à commémorer à tout jamais l'engagement militaire du jeune lieutenant de Gaulle et, à travers lui, des centaines, voire des milliers, de jeunes Français qui sont venus se battre en terre belge. Pour d'aucuns, ce fut un véritable sacrifice, en témoigne un important cimetière militaire français, sur les hauteurs de la ville* ».

Le 15 août 2014, la ville de Dinant inaugurerait, en présence de Bernard de Gaulle, neveu du Général, une statue à la mémoire de l'homme du 18 juin à l'entrée du pont sur la Meuse où il fut blessé cent ans plus tôt, jour pour jour.

Le 27 septembre dernier, le délégué de la Somme, Daniel Bourriez, emmenait une cinquantaine d'adhérents et de sympathisants de la Fondation de la France Libre, accompagnés de Laurent de Gaulle, petit-neveu du Général et surtout auteur du livre *De Gaulle sous le regard de Dieu*, se recueillir sur les tombes des soldats français et découvrir le monument représentant le jeune officier, réalisé en cuivre martelé.

Les édiles de la ville attendaient notre délégation à l'entrée du cimetière militaire. Puis ils nous accompagnèrent jusqu'à la statue du Général, avant de nous recevoir chaleureusement dans le très bel hôtel de ville.

Inutile de dire combien les échanges furent amicaux et passionnés entre les élus de la ville, le bourgmestre, qui n'hésite pas à faire état des liens privilégiés du



Laurent de Gaulle et Daniel Bourriez au pied de la statue du Général.

général de Gaulle avec la Belgique, les responsables du cercle d'études Charles de Gaulle et notre délégation.

Au soir de cette belle journée, chacun a pu constater que l'amitié franco-belge n'est pas un vain mot et que la reconnaissance de nos amis pour le sacrifice suprême de nos compatriotes s'exprime toujours avec autant d'émotion cent ans après les événements.

Le rappel du parcours exceptionnel du général de Gaulle en France et en Europe ne pouvait que nous conforter dans notre admiration pour l'homme du 18 juin et bien naturellement susciter en nous une légitime et intense fierté.

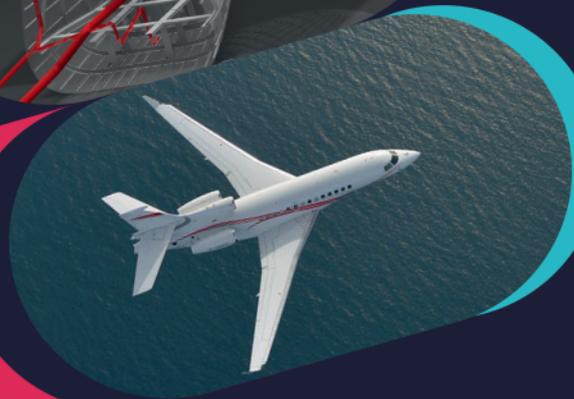
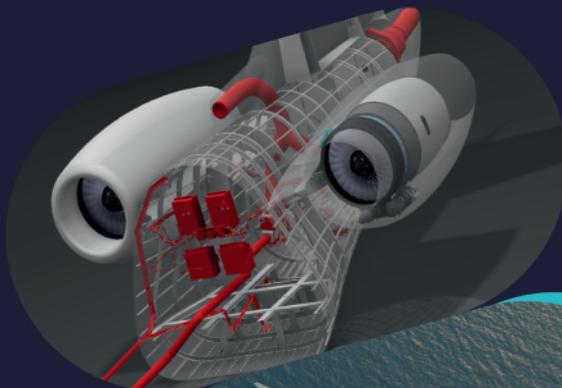
**Bernard Lepers**  
Vice-délégué de la Somme



La délégation de la Somme à l'hôtel de ville de Dinant.

# Entrez dans le futur

Dassault Aviation, Dassault Falcon Jet, Dassault Falcon Service, Dassault Systèmes,  
Groupe Figaro, Immobilière Dassault, Château Dassault, Artcurial



Future Now

[www.dassault.com](http://www.dassault.com)

 GROUPE  
**DASSAULT**